

Dans ce numéro

LA GUERRE AÉRIENNE EN ESPAGNE :
Informations et articles des généraux Kinde-
lan et Millan-Astray.

LA GRANDE BATAILLE DE TERUEL :
Informations et article d'André Nicolas.

**DÉBUTS ROMANTIQUES DE LA PHA-
LANGE** par F. Bravo.

Fondation de l'INSTITUT D'ESPAGNE.
LES INTÉRÊTS FRANÇAIS EN ESPAGNE.
Articles de René Johannet, J.-P. Maxence, José
Maria Peman.

Poèmes de Gerardo Diego.

OCCIDENT

LE BI-MENSUEL FRANCO-ESPAGNOL

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 20, rue de la Paix, PARIS (2^e)
Abonnement : 4 fr. 50 par trimestre. Tél. : OPÉra 43.23

AILES DE L'ESPAGNE

LES AILES COUPÉES



Sur le front de Madrid.

Qu'il est difficile d'employer l'aviation dans les guerres civiles !

Que de restrictions à leur capacité d'attaque, que de renoncements à leur efficacité, à de faciles succès, impose chaque jour à nos Ailes victorieuses le caractère particulier de notre guerre sacrée.

Dans le monde entier, tous tant que nous sommes, aviateurs militaires, nous sommes imbus, que dis-je ? saturés des doctrines de Douhet. Ce général italien était un fanatique de l'armée aérienne, un apôtre de l'aviation militaire. Pour lui, la puissance aérienne constituait l'élément primordial dans la défense d'un pays, celui auquel devraient se subordonner tous les autres : armée et marine, et auquel l'Etat devrait consacrer la plus grande partie de ses ressources budgétaires.

Sa formule est : « Résister sur mer et sur terre et attaquer dans l'air », et sa doctrine préconise de renoncer à toute velléité de collaboration avec les troupes aptères et de consacrer tout son effort à une action aérienne indépendante, intense et rigoureusement autonome.

Le général Douhet considère comme absurde et tout à fait désuet d'attaquer l'ennemi justement là où il présente son maximum de résistance morale et son minimum de vulnérabilité (troupes de couverture, fronts fortifiés), au lieu de s'en prendre à ses organismes vitaux de l'arrière (ministères, centres de fabrication, nœuds de communications, grandes villes, dont la résistance morale est plus faible).

Doctrine séduisante, dont la stricte application nous aurait conduits, voici tantôt un an, à renforcer les bombardements de Madrid, entrepris en novembre 1936, comme essai d'intimidation, afin d'obtenir que, après avoir usé les nerfs des défenseurs par trois ou quatre semaines d'un déluge systématique de projectiles, la ville évacuée se rendît, laissant entrer nos troupes victorieuses par les larges brèches ainsi creusées.

Ce calcul eût été absolument juste et

infaillible s'il n'y avait pas eu ce petit détail : que Madrid était une ville à nous et qui nous est très chère, qu'elle était habitée par un million de nos compatriotes, dont la moitié sont nos parents ou partagent nos idées. Le généralissime Franco savait qu'en moins d'un mois il aurait chassé ou capturé les miliciens rouges et les mercenaires internationaux, mais il savait aussi que c'était au prix de faire entrer ses troupes dans une capitale convertie en un monceau de ruines, en un tragique ossuaire de deux cent mille compatriotes, en majorité innocents.

Et il ordonna de cesser le bombardement systématique de la capitale.

Nous nous retrouvons aujourd'hui dans des circonstances analogues. La reddition des provinces du Levant s'obtiendrait à

bref délai par la destruction totale de Barcelone et de Valence, chose tout à fait possible à notre puissance aviation. Mais les deux belles cités méditerranéennes comptent parmi les plus précieux joyaux de notre patrimoine national, et ce n'est qu'à la dernière extrémité que notre chef insigne consentirait à cette sanglante opération : tel un chirurgien réduit à amputer un membre gangrené pour sauver la vie du patient.

Ce sont des considérations sentimentales de cet ordre qui ont fait que l'invincible aviation que j'ai l'honneur de commander s'est vu rogner les ailes et a réduit le champ de ses multiples possibilités à l'attaque d'objectifs tactiques et stratégiques, et, par exception, d'usines, de centrales électriques, de ports, de douanes et de voies de communications.

Nous ne nous sommes départis de cette règle que très rarement : lorsque l'acharnement de l'ennemi à molester, de façon indigne, par ses bombardements, les populations désarmées de notre arrière-garde, nous a obligés à montrer les dents. Et cela beaucoup moins par représailles qu'en guise d'avertissement.

Général ALFREDO KINDELAN.



Le Général en Chef de l'armée de l'air : Alfredo Kindelan.

AUX TRAFIQUANTS D'EUROPE



Suivant des informations dignes de foi, le « Gouvernement » rouge de Barcelone essaie de négocier les mines d'Almaden, et de posséder de Barcelone, en garantie d'une ouverture de très important crédit qu'il a sollicité de la banque privée française. Le montant de ce crédit serait destiné à l'acquisition de matériel de guerre. Contre une telle aliénation criminelle du patrimoine national espagnol, le Gouvernement de Burgos a protesté. Il annonce, en outre, qu'il ne reconnaîtra pas les engagements que prendront les Rouges. Sur cette affaire d'un intérêt très grave, nous avons sollicité l'opinion d'un éminent juriste espagnol, avocat de l'Etat et député aux Cortes, M. Ramon Serrano Suñer. Son autorité est encore accrue du fait qu'il est actuellement conseiller national de Phalange Espagnole Traditionnaliste.

L'Etat national espagnol — qui a les attributs et les caractéristiques du présent et du futur, l'unique Etat espagnol — répond à la manœuvre attentatoire à l'intégrité du patrimoine de l'Espagne que, pour atténuer une désastreuse situation financière, tente de faire le soi-disant gouvernement de la République. Il s'agit de se procurer des fonds pour une destination que l'on suppose — l'acquisition de matériel de guerre — en aliénant à des étrangers une bonne partie de la propriété minière espagnole : le mercure d'Almaden et les potasses de Barcelone.

Que soient avertis les hommes d'affaires de l'univers : en menant à exécution un projet aussi criminel, tous ceux qui se risqueront à accorder la belligérance économique et juridique aux agents de Barcelone et de Valence — qu'ils prennent note de cette qualité des gouvernements de Barcelone et de Valence — ils seront les premiers volés. Car dès maintenant, le gouvernement espagnol annonce la nullité absolue d'un si inique dépouillement.

Le décret-loi du 9 octobre 1937, signé par le généralissime Franco, laisse en suspens tous les actes d'aliénation de propriétés minières, y compris les cessions d'actions des sociétés minières et les locations. (Que les bons entendeurs entendent comme l'on conçoit ici l'indépendance et le décorum national.) Ce décret refusera toute validité juridique aux actes de toutes sortes que l'on se propose de signer. Si on les rend formels ils n'auront que l'apparence de contrats, étant donné l'incurable vice d'origine qu'ils contiendraient.

L'Etat espagnol, en protégeant de la sorte, juridiquement, un patrimoine aussi important pour l'économie nationale et l'indépendance même de la patrie, ne fait qu'appliquer les plus purs principes de

droit universel, suivis de tous temps par les peuples entrant dans le concert de la civilisation.

Pour les mines d'Almaden, domaine propre et absolu de l'Etat, il est évident que sans son consentement, tout ce qui peut se faire à leur sujet est nul.

Pour les mines appartenant à des particuliers ou à des sociétés, l'Etat espagnol, en suspendant le droit de disposer d'elles, exerce simplement les droits de limitation de la propriété privée qui, pour des raisons d'intérêt public, lui appartiennent de tous temps. La « maîtrise éminente », disaient nos anciens juristes, ce que le droit moderne de tous les pays civilisés a localisé dans « l'impératium », effet nécessaire de la souveraineté de l'Etat.

L'Etat moderne a la faculté d'expropriation forcée, d'imposer des servitudes, de défendre l'exportation des capitaux et des objets historiques et artistiques, et de défendre les aliénations. En attitude d'Etat-gendarme, d'Etat-police, il usait de ces pouvoirs avec la conscience de la pleine légitimité. Dans la fameuse Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen, il ébaucha le principe de privation de propriété pour cause de nécessité publique. Indiscutablement, ce faisant, il ne sort pas des normes élémentaires et communes du Droit, en déclarant nulles les opérations ci-dessus indiquées. Et cela, sans parler des Etats communistes ou pseudo-soviétiques (U.R.S.S. et Mexique) où nous trouverions un champ plus vaste offert aux facultés de limitation.

Précisément pour cette raison, la République du 14 avril, cherchant à préparer sa réforme agraire, se hâta, par un décret-loi du 28 juillet 1931, de soumettre à une autorisation gouvernementale l'acquisition par les étrangers de biens immeubles ruraux. L'Espagne nationale, se prévenant aussi contre de possibles fraudes, fait usage des mêmes facultés en une matière qui, comme la propriété minière, est traditionnellement liée à la souveraineté nationale et où l'Etat exerce une authentique domination éminente (preuves : les concessions qu'il accorde). Et surtout lorsque certaines matières, comme les potasses, jouissent d'une situation privilégiée et d'un statut personnel comme celui donné par la loi du 24 juillet 1918.

Le soi-disant gouvernement de Valence n'osera pas affirmer sa volonté ni déclarer qu'il est l'Etat national espagnol.

N'allons pas d'ailleurs nous étendre en considérations sur la légitimité de notre entité politique. Nous vivons des temps trop durs pour nous livrer à de l'académisme juridique. Il suffira de répliquer à nos détracteurs — révolutionnaires permanents, mais partisans de la « légalité » dès qu'il s'agit des pouvoirs de notre Etat — que si la légitimité de leurs pouvoirs provient d'une raison historique analogue à la nôtre, elle est moralement bien inférieure. Sur cela sur le droit à l'insurrection et la résistance à l'oppression, sur la ratification populaire expresse ou tacite (laquelle est écrasante dans le cas de l'Espagne nationale), eux et le Komin-tern dirigeant pourront trouver, par exemple, chez le professeur Barthélemy, de l'Institut de France, une réponse autorisée et récente.

Nous en appelons à la science objective et à la conscience honnête des juristes d'Europe. Particulièrement aux éminents juristes français. Excepté bien entendu ceux qui comme M. Gaston Jèze, mettent leur indéfinissable compétence au service de tous les négus du monde... jusqu'à ce que ceux-ci soient atteints par la déroute ou l'exil.

Ramon SERRANO SUÑER, Avocat de l'Etat

Burgos, 16 janvier 1938.

VICTOIRE DANS L'AIR

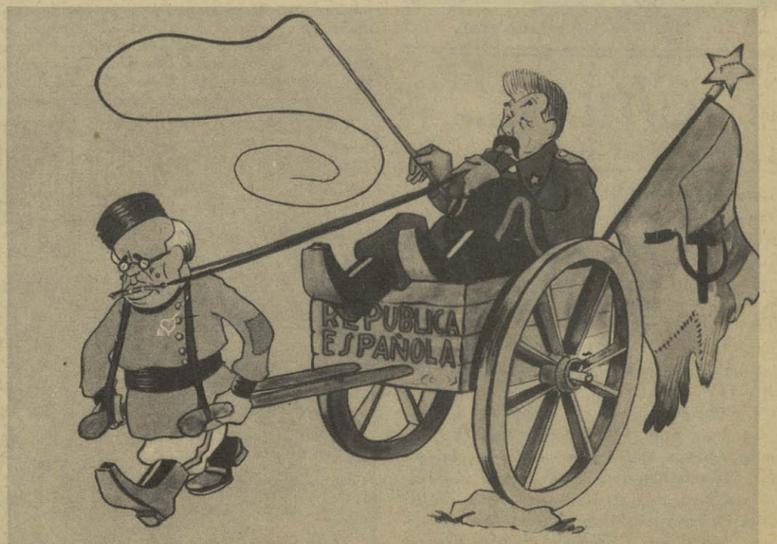
Franco, généralissime des armées de Terre, de Mer et de l'Air, pour le premier jour de l'année triomphale, adresse à ses troupes ces paroles, où il résume la victorieuse épopée de l'Aviation Nationale :

« Hommes de Salamanque et de toute l'Espagne. Victoire ! Triomphe ! C'est la fin de la première année triomphale ! »

« Victoire sur terre, victoire dans l'air, victoire sur les mers !... Armées rouges en déroute, avions qui prennent feu, navires qui coulent, captures faites par notre marine, nouvelles gloires de l'Espagne, triomphe de la jeunesse, de vos fils, de vos frères, de tous ceux qui, brandissant le drapeau espagnol et la joie plein le cœur, n'ont jamais reculé, ni dans les montagnes du Leon et de Somosierra, ni dans les villes et les hameaux, ni sur la Méditerranée, ni sur les rivages du Nord. »

« Gloire obtenue dans la lutte contre la lie de l'Europe, pour montrer au monde la résurrection d'une race et le courage d'un peuple. Première année triomphale de la jeunesse espagnole, à qui nous rendons hommage. »

« Foi dans le triomphe ! Foi dans la jeunesse espagnole ! Foi dans la justice ! Voilà ce que signifient vos chants. C'est la grandeur de l'Espagne. Vive l'Espagne ! »



Ce qu'ils disent et que nous voyons « Le président Azana continue à piloter le char de l'Etat. » (Affiche de Kin.)

Le moral des aviateurs espagnols



Dans la guerre — moment suprême de la vie d'un peuple — l'action des armées est la résultante de deux forces : celle de leur corps, ou force matérielle ; celle de leur âme, ou force morale.

Dans la lutte actuelle, où il s'agit d'être ou de ne pas être, de vaincre ou d'être vaincu, c'est le moral — incarné par la valeur, l'honneur et l'idéal — qui constitue le facteur principal : car, avec le moral et un peu de forces matérielles on peut obtenir la victoire, tandis qu'avec un moral faible, si grandes que soient les forces matérielles, la déroute est certaine.

Dans cette guerre désespérée, où l'honneur et la vie du pays sont en jeu en un tragique dilemme : « Espagne ou Russie », c'est le moral de l'aviation espagnole qui était nécessaire pour vaincre. Pourquoi ?

Parce que, — afin de réaliser ce qui est aujourd'hui notre armée de l'air — 146 aviateurs sont morts aux premiers débuts de notre aviation, et que, aussitôt après, au cours de la campagne du Maroc où l'ennemi n'avait pas d'aviation, 96 aviateurs firent le sacrifice de leur vie, abattus par le Mureur uniquement à coups de fusil ; et tout le monde sait qu'il n'y a que le fusil d'efficacité à des hauteurs que l'aviation considère comme « à ras de terre ». On appela ces vols de guerre-là des « vols à l'espagnole » ; ce sont les précurseurs de ceux qui portent aujourd'hui le nom de « vols d'assaut », ou « vols en chaîne », et dont on peut dire que c'est la guerre actuelle qui a inauguré leur emploi définitif.

Notre aviation, née dans la douleur, a grandi dans un esprit de sacrifice et de mépris de la vie, puisque les 96 aviateurs morts pendant la campagne d'Afrique furent tués soit dans des engagements directs avec l'infanterie, soit dans des services de secours, en apportant des vivres, des médicaments, des barres de glace aux petites positions fortifiées que les Maures assiégeaient ; obligés qu'ils étaient de voler très bas afin de pouvoir atterrir sur l'aire extrêmement resserrée que constituait ces réduits. Ce service-là était vraiment l'expression d'un sacrifice, d'une abnégation en faveur de leurs camarades.

Vint le jour du 17 juillet 1936. L'Espagne courait vertigineusement à l'abîme. L'armée une fois dissoute, et bien entendu aussi l'aviation, le peuple avait été empoisonné, perverti par les hommes qui trahissaient la patrie. Un vaste mouvement, aidé par le gouvernement de la République, allait éclater pour imposer à l'Espagne le communisme soviéto-russe, lorsque l'armée, fidèle à l'honneur national et au peuple, dans un élan d'amour pour le pays, se souleva au cri de : « Sauvons la patrie ! »

Sachez-le tous : ce que je dis est la vérité. J'en donne ma parole d'honneur d'homme et de chrétien.

Le soulèvement du 17 juillet 1936 est un mouvement exclusivement national, et non une vulgaire émeute de caserne menée par des généraux profiteurs et ambitieux. Le communisme allait éclater, tout était prêt. Les armes avaient été

distribuées à profusion dans toutes les localités d'Espagne, jusqu'aux plus infimes, et les ordres étaient donnés (le texte original de l'un d'eux est en possession de notre gouvernement, je l'ai tenu en main, je l'ai lu de mes yeux). Ils spécifiaient le massacre de tous les généraux, officiers de tous grades, soldats et même civils, qui n'étaient pas « rouges ». Ils étaient suivis d'une liste nominale complète des membres d'un gouvernement communiste présidé par Largo Caballero, et prévoyaient l'organisation des troupes et la nomination des commandements d'une armée communiste.

Nos aviateurs ont à leur tête le général Alfredo Kindelan, fondateur et premier organisateur de l'aviation espagnole, chef aux mérites et aux aptitudes extraordinaires, dont les caractéristiques les plus significatives sont une intelligence admirablement claire, une exceptionnelle compétence qui le classe parmi les premiers techniciens du monde et un tempérament calme, inaltérable, stoïque dont il a maintes fois fait preuve au cours de sa longue carrière d'aéronaute d'abord, d'aviateur ensuite, et de soldat dans la guerre. C'est naturellement un de nos meilleurs généraux et le plus efficace auxiliaire de notre glorieux généralissime Franco à qui il a offert, comme tous les Espagnols, son enthousiasme et sa loyauté inébranlables, et qui le lui rend en le comblant de ce qu'un soldat estime le plus précieux : la confiance absolue de son chef.

C'est de Kindelan, ce grand maître de l'aviation militaire, que nos pilotes ont tenu les premières règles de leur formation spirituelle et morale : honneur, valeur, courtoisie, culte de la patrie, obéissance absolue aux chefs. Et, noble fruit de ce noble labeur, est né le moral de notre aviation militaire.

Lorsque éclata le mouvement libérateur, sous la direction de Franco, sur les 300 avions de types divers et affectés à divers services qui composaient approximativement le matériel de l'aviation nationale, plus de 250 restèrent aux mains des rouges, et 40 à peine dans les nôtres !... Mais, si ce matériel, ainsi que les aérodromes et les ateliers étaient distribués dans cette proportion, il n'en était heureusement pas de même pour les pilotes : tous les élèves de Kindelan, auxquels se joignirent tous les aviateurs chrétiens de l'Espagne, se rangèrent du côté de Franco. Ceux qui ne purent s'engager dans nos rangs furent assassinés ou emprisonnés dans les rouges, et donc il ne resta du côté des rouges qu'un certain nombre de misérables, avilis par leurs vices et leur vie dépravée, qui s'étaient vendus au matérialisme et alliés aux traîtres de l'Espagne. Mais ils étaient en très, très petit nombre, et ceux à qui il restait un peu de bravoure professionnelle disparurent très vite. Les autres n'avaient plus le courage de voler...

Tel est le moral de notre aviation espagnole. Elle est née noblement et dans l'épreuve, elle a grandi dans un esprit d'honneur et de sacrifice, et le jour où sonna l'heure suprême de l'appel de la Patrie, tous ont couru, avec empressement, à leur poste, ils ont regardé Franco dans les yeux et lui ont dit : « Commande ! Nous sommes prêts à mourir pour l'Espagne ! » Et, à ce jour, quatre-vingt-huit, déjà, ont péri.

General MILLAN ASTRAY,
Colonel fondateur de la « Légion Espagnole »

« Napoléon répétait que la guerre est un problème de bon sens. C'est vrai. Nous ne devons pas idolâtrer un Dieu que personne ne peut connaître, ni nous endormir sur nos futurs lauriers. »

Nous endormir sur de futurs lauriers !... Nous savions qu'il était dangereux de s'endormir sur les lauriers qu'on avait gagnés... Mais sur les lauriers futurs !... Cela dépasse la fable de la laitière et du pot au lait.

L'humour dans la zone rouge.

C'est bien entendu, un humour plein d'amertume.

La presse rouge a parlé des imperfections du service d'alarme contre les attaques aériennes. Quand le péril a cessé théoriquement, on entend à la radio un disque disant en substance : « Citoyens, le péril est terminé. Regagnez vos foyers. La Généralité veille sur vous. » Nous disons théoriquement, parce que tout le monde sait que le péril augmente presque toujours après le fameux

La doctrine diplomatique française exige une Espagne amie



Il suffit de regarder la carte pour saisir dans sa rigoureuse simplicité la nature des rapports franco-espagnols. Il ne m'appartient pas de parler au nom de l'Espagne. Qu'on soit Espagnol ou Français il existe néanmoins un certain nombre de faits aveuglants. Le plus suggestif est celui-ci : la France est le seul grand pays avec lequel l'Espagne ait une frontière commune. Et quelle frontière ! Depuis le partage du Maroc, elle a doublé de longueur et d'importance. Par mer, qu'il s'agisse du golfe de Gascogne, du golfe du Lion ou de la Méditerranée africaine, les mêmes constatations s'imposent. La nature exige une étroite collaboration de l'Espagne et de la France.

Du point de vue strictement français la question est un peu plus complexe, mais en qu'on ne s'en tienne pas à la seule question de la neutralité espagnole. Quant à l'initiative de l'Espagne elle a toujours marqué pour nous l'heure des plus grands périls. A la fin du premier Empire cette initiative a pris un visage anglais et ce fut peut-être le plus tragique. Mais le cours ordinaire des choses ramène périodiquement la carte allemande du côté des Pyrénées. C'est contre le danger d'une Espagne allemande ou délibérément germanophile que François I^{er}, Henri IV, Mazarin, Hugues de Lionne, Louis XIV, Louis-Philippe (au moment où la main de la jeune Isabelle était sollicitée à la fois par le duc d'Anjou et un prince allemand et Napoléon III) ont lutté avec le plus d'énergie. Cette lutte a emplit chez nous des siècles d'histoire. Elle comporte des ramifications innombrables. En définitive n'est-ce pas la candidature de Léopold de Hohenzollern au trône d'Espagne qui se trouve à l'origine du désastre de Sedan ?

Tous nos grands écrivains, tous nos hommes d'état, ont excécutivement analysé les éléments de la situation. Si jamais question est résolue, c'est bien celle-ci, au moins du côté français. Le traité d'Utrecht, remarque Louis Olivier dans son Empire libéral, prohibe le couronnement des rois de France et d'Espagne, mais reconnaît notre droit de caser l'amié étranger de la France et de l'Espagne.

« Une certaine influence française en Espagne, ajoute Louis Olivier, est une des conditions de notre sécurité. Pourquoi ? Dans son Congrès de Vérone, Cuvier a dit : « L'Espagne est un pays qui nous est un peu étranger, mais nous ne pouvons pas nous en passer ; l'Espagne précède-t-elle avec un orgueil dont il sied de lui laisser la responsabilité et le monopole, est un satellite qui doit toujours rester dans notre sphère pour la régularité de ses mouvements et des nôtres. »

Avec plus de modération et aussi plus de force, Villèle remarque dans ses Mémoires : « Le plus grand résultat de la politique de Richelieu et de la puissance de Louis XIV fut l'abaissement des Pyrénées à une disposition de toutes nos autres frontières sur les autres frontières, fondée sur une sécurité complète du côté de l'Espagne. »

A son tour, et d'une façon plus circonstanciée, Guizot expose, dans ses Mémoires la même doctrine : « Il suffit de jeter les yeux sur une carte pour voir combien la France est intéressée à ce que l'Espagne soit naturellement disposée à son alliance et demeure étrangère à toute combinaison hostile à l'intérêt français. Depuis quatre siècles l'histoire passe comme la géographie. C'est l'union de l'Espagne, de l'Autriche, des Pays-Bas sous le sceptre de Charles Quint et de Philippe II qui a fait au XVI^e siècle les revers et les péris de la France. C'est au XVII^e siècle la gloire de la politique française, personnifiée dans Richelieu, Mazarin et Louis XIV d'avoir brisé le cercle de la France, dans la France était entourée et d'avoir enlevé l'Espagne à la prépondérance allemande, en plaçant sur son trône, selon son vœu, un prince de la maison de Bourbon. A ce grand fait la France a dû pendant le XVIII^e siècle tant, le pays européen, tant et le cours acut de l'Espagne et pour avoir aidé l'Espagne contre la France, Napoléon a trouvé au delà des Pyrénées un parti permanent et l'une des principales causes de ses revers. »

En 1845, Victor de Broglie déclarait : « Si l'action, l'influence de l'Espagne, ne s'exercent pas de concert avec la nôtre, instinctivement Madrid deviendra le centre de toutes les intrigues, le point d'appui de toutes les attaques dirigées contre notre puissance et notre grandeur. Le premier soin de quiconque sera sérieusement jaloux de la prospérité de la France, ce sera de nous créer des difficultés de l'autre côté des Pyrénées. »

Deux ans plus tard, en 1847, Thiers lui faisait écho : « Le premier intérêt de la France c'est d'être avec l'Espagne dans les rapports les plus étroits, car c'est la certitude de n'y pas trouver un ennemi. Si lorsqu'elle se bat sur le Rhin, elle est obligée de se battre aussi sur les Pyrénées, elle est dans la position d'une armée prise entre deux feux. Si lorsque Napoléon en 1813 se battait sur les plaines de Gœttingue avec une poignée d'hommes, il avait eu auprès de lui l'armée que commandait le maréchal Sout et l'armée du maréchal Suchet, assurément, avec ces deux armées et la sienne il eût repoussé la coalition. » En 1914 le vérité de l'axiome était évidente. C'est pourquoi Berryer pouvait résumer en ces termes, le 10 janvier 1839, dans un retentissant discours, les données du problème : « Le besoin de la France d'être certaine de l'amitié de l'Espagne, c'est le fondement de toutes les politiques. »

Bismarck ne pensait pas autrement : « Il serait avantageux, disait-il, d'avoir à l'autre extrémité de la France un pays sur les sympathies duquel nous pourrions compter. »

Cela étant, il suffit de regarder avec bonne foi du côté de la péninsule pour y distinguer la figure qu'y prend l'intérêt français. Il nous commande d'être en bons termes avec le pouvoir dominant.

René JOHANNET.



Nous faisons la distinction entre la France éternelle et le Front populaire

L'illustre diplomate don José Antonio de Sangroniz, chef du cabinet de S. E. le généralissime, a fait des déclarations au journal autrichien Neue Freie Presse. En voici un passage, caractéristique :

« Nous faisons fort bien la distinction entre la France éternelle et le Front populaire. De même que nous savons, quotidiennement et en toute exactitude, combien de volontaires et combien d'envois de matériel passent la frontière en direction de l'Espagne rouge, nous savons aussi que, de l'autre côté des Pyrénées, nous avons de bons amis. Nos relations culturelles, spirituelles et économiques avec la France sont si anciennes et si profondes, que nous ne pouvons concevoir un état d'inimitié durable entre les deux peuples. »

Les funérailles rouges aux victimes du devoir d'information.

Il est intéressant de connaître l'hommage de la presse marxiste aux journalistes anglais et américains qui, victimes de la mitraille rouge, sont tombés dans l'accomplissement de leur devoir professionnel. Pour tout esprit généreux, ces victimes de la guerre ont droit au plus grand respect ; mais pour un journaliste, c'est avec vénération que leur nom doit être prononcé.

Mais tout cela ne compte pas pour la presse rouge... Lisons plutôt ce qu'écrivit à ce sujet le journal El Diluvio, dans son éditorial du 16 :

« Des curieux impertinents. — Quatre journalistes anglais et un américain, qui avaient accepté l'invitation du généralissime de visiter Teruel pour constater que la ville des amants célèbres était au pouvoir des troupes franquistes, ont payé cher leur crédulité, pour ne pas dire leur partialité... »

« Les funérailles que les factieux ont faites aux journalistes décédés nous forcent à ne pas souhaiter qu'ils reposent en paix. »

Les futurs lauriers.

Solidaridad Obrera a publié un article signé par Alfonso Miguel et intitulé : « Les leçons de l'Histoire ». L'auteur oscille entre l'ambition de grandes synthèses historiques et une ignorance fondamentale. Ce n'est pas la peine de discuter d'histoire avec lui. Cela reviendrait à ce que se proposaient Bouvard et Pécuchet en examinant les erreurs historiques d'Alexandre Dumas père. Mais il faut signaler une phrase curieuse :

disque. C'est lui qu'on considère à Barcelone comme le véritable signal d'alarme.

L'humour des Barcelonnais a modifié le texte du disque ; c'est le triste humour de ceux qui savent bien que rien ne manque à la table des dirigeants. Lorsque le disque est radiodiffusé, on le récite ainsi : « Citoyens, le péril est terminé. Regagnez vos foyers. La Généralité mange pour vous. »

Un pays sans savon.

Le faux A. B. C., de Madrid, écrit :

« Il n'y a pas de savon, ou il y en a très peu. Il est épuisé en quelques heures. L'heureux citoyen qui a la chance d'en avoir un quart de kilo, se croit l'objet de l'envie des autres mortels. Il devient plus orgueilleux qu'un paon. Les maîtresses de maison ont épuisé les petits bâtons que les hommes achetaient pour se raser, le savon liquide — vous souvenez-vous des lababos des trains espagnols ? — les petits pains de savon parfumé et jusqu'aux plus absurdes succédanés. Nous ne reconnaitrons jamais assez cette hygiène économie de nos petites femmes de Madrid. Mais un jour vint où le savon manqua complètement. Heureusement que c'était au début de l'été ! Il y a des cas pittoresques. Par exemple, dans un établissement de quartier, une cliente demande un flacon de shampooing. — Ce doit être pour laver la tête aux enfants. — Pensez-vous ? — Cette femme achète plusieurs bouteilles. Au bout de deux ou trois heures, six ou sept femmes se présentent dans la même intention. Le marchand se méfie et demande : « Pourquoi donc voulez-vous toutes ces bouteilles ? — Mais, voyons, pour laver le linge !... »

« Il ne reste plus aujourd'hui une seule bouteille de shampooing dans toutes les parfumeries de Madrid. »

« ESPOIR ? »... NON; DÉSESPOIR

Il n'y a pas de besoin plus dégradante que celle de l'homme qui, par partisanerie, méconnaît la grandeur et insulte au talent. Certains basses injures jugent leur auteur. Malraux défend tout ce que je déteste. Malraux est responsable de morts, de martyrs. Qu'on n'attende pas qu'il ennuie on lise son dernier livre en aveugle ou en frénétique.

Dans cette longue chronique, où certaines pages évoquent leur feuilleté pour grand quotidien asservi, où d'autres sentent leur manuel de propagande, il y a parfois des éclairs, des scènes où la grandeur humaine vaine l'odeur du dessin. Alors seulement Malraux reste Malraux : le théoricien contestable de la Condition Humaine, l'étrange aventurier qui semble avoir le goût de la douleur et de la mort, poussé jusqu'au sadisme, mais un écrivain, et de race, et qui compte ! Cela, il fallait le dire d'abord, encore qu'on ne prétende en rien faire ici de la critique littéraire, mais parce que simplement c'est juste et qu'on n'est pas de ceux qui acceptent de se servir des armes répugnantes que certains adversaires disqualifiés ont osé employer contre Unamuno.

Autour de ces îlots de lumière, de ces témoignages d'un Malraux ancien, quel mais ! Si j'avais eu à choisir la bande du dernier livre d'André Malraux, j'eusse recommandé qu'on y imprimât seulement deux lettres : P. O. par ordre ! Si j'avais eu la possibilité de proposer un titre, j'eusse opté pour : Désespoir. Car ce roman est un ouvrage écrit par ordre, je ne dis pas directement, mais inconsciemment, et il est une œuvre de désespoir.

Malraux d'ailleurs s'y connaissait déjà en matière de désespoir. Quand il avait mené ses personnages jusqu'au bout — je veux dire jusqu'au maximum de la volonté de puissance et de la volonté de conscience — où débouchaient-ils ? Au néant, à l'échec. Il y a un catastrophisme d'André Malraux. Les causes qu'il plaide sont des causes perdues. Et il est assez intelligent pour le voir, s'il est assez passionné pour passer outre.

Voyez le beau réquisitoire que fournit Désespoir, contre l'Espagne dite gouvernementale, contre l'Espagne rouge !... Je n'invente rien ; le désordre, la famine, et, sous la fraternité d'un jour, la haine, sont là. C'est un adversaire farouche qui en témoigne. Le fait n'en est que plus éclatant. Les soviets en Espagne rouge sont battus par incuris plus encore que par disproportion de forces. Leur échec n'est

pas seulement matériel, mais politique, mais spirituel. L'Espoir de Malraux, c'est une chance désespérée, un espoir qui sonne le glas.

Qu'on ne s'y trompe pas néanmoins : ce qui est évident pour tout lecteur lucide, Désespoir ne l'exprime qu'en dépit de l'auteur et comme une confiance arrachée par les faits eux-mêmes à ce prince devenu esclave. Car l'intention du livre est accrue. C'est un livre d'aveugle, un livre de fanatique. Voyons, Malraux, en excluant de tout héroïsme, de toute générosité, de tout souci de justice sociale, de toute dignité humaine, vos adversaires, vous vous dites était vrai, vous seriez sérieux. Le proxéniste dérisoire d'une guerre d'opéra !

Voilà où mène l'asservissement à l'orthodoxie marxiste ! A la calomnie et à la plus vile. Au mensonge et au plus méprisable. Que les « phalangistes », par exemple, ne soient pas ce que vous appelez des « repus » qui ne défendent que leur argent, vous le savez bien. Pourquoi dites-vous le contraire ? Nécessité de propagande ? La propagande fondée sur de telles impostures est une propagande de vaincus, une propagande de désespérés. Votre livre sent la consigne. On y relève le souci constant d'être « dans la ligne ». Rien ne manque : Staline est servi ! Rien, pas même l'expression de hargne des communistes orthodoxes contre les anarchistes de Barcelone qui pourtant combattent à leurs côtés, et avec quelle barbarie féroce ; rien, pas même ce dialogue du début avec un colonel bien pensant et qui ressemble à s'y méprendre à ces pages écrites par les valets de Moscou sur « la main tendue » à ces catholiques qu'ils fusillent par ailleurs dans le dos. Vraiment vous en remettez, Malraux. On croirait qu'il faut satisfaire, non seulement la censure stalinienne, mais la foule des petits bourgeois démocrates qui lisent Ce soir en reniflant une odeur de sang dont la seule réalité les gratifierait de la plus torturante colique ! Je sais qu'une mauvaise cause peut avoir ses héros. Je sais aussi que celui qui fait d'une crapule un héros sous le seul prétexte que la crapule le sert, qui fait d'un héros une crapule, sous le seul prétexte que le héros se bat contre lui, s'avillit.

Et, le seul fait que, pour écrire un tel livre, vous ayez, Malraux, été contraint à vous avilir, prouve que vous auriez dû nous l'intituler Désespoir.

Jean-Pierre MAXENCE.



Don José A. de Sangroniz.

Chut !...

La « paix civile » par la haine

On publie à Paris une feuille, presque clandestine, sous le titre La Paix Civile. C'est l'organe des « médiateurs » ; la méthode de leur médiation pacifique est l'emploi de l'insulte et de la calomnie ; leur esprit, la haine.

Ses éditeurs nous ont envoyé un exemplaire. Le magnifique poème de Claudel « aux Martyrs de l'Espagne » — admiré dans tout le monde — est appelé par ces pacificateurs UNE DIATRIBÉ RAGEUSE.

L'attitude d'un écrivain et député —, qui a toujours lutté pour le catholicisme dans le Parlement espagnol, qui s'est vu persécuté, ruiné par les rouges de Barcelone, et qui, comme tous ceux de son parti, tous ses électeurs, a condamné les atrocités marxistes, — est attribuée à « des raisons dont il aura sûrement apprécié la valeur ».

On prépare ainsi « la paix civile ».

Il paraît que l'inspirateur de cette feuille est le philosophe M. Jacques Maritain.



LE FOURNISSEUR SOVIÉTIQUE. — Donnez-moi une nouvelle commande. Je dispose de deux voies. Du Guérin Meschino.

Les amis et les défenseurs du rapprochement franco-espagnol s'abonnent à OCCIDENT

Chèque postal : Paris 2.201-81.

L'ABONNEMENT par (Paris, départements et colonies françaises)	Trimestre	6 mois	1 an
	4.50	9.00	18.00
Etranger :	Pays accordant une réduction de 50 % sur les tarifs postaux	6.75	13.50 27.00
	Autres pays	9.00	18.00 36.00

LES INTÉRÊTS FRANÇAIS EN ESPAGNE (1)

Deux poids et deux mesures



La guerre espagnole a provoqué, à l'exemple des autres conflits, de profonds changements et des bouleversements considérables dans les conditions économiques et la répartition de la richesse. Parmi les nations étrangères qui, en raison de leurs rapports avec l'Espagne, doivent prendre le plus grand intérêt aux phases de la lutte, il n'y en a pas une seule qui soit aussi intéressée que la France à ce qui se passe de l'autre côté des Pyrénées.

A part l'Angleterre, pas un seul pays au monde n'est aussi lié à l'Espagne par ses intérêts économiques. On peut y évaluer, grosso modo, nos intérêts à environ 2 milliards de francs, si l'on ne compte que le capital des compagnies françaises ayant des entreprises en Espagne; mais on doit les chiffrer à 5 milliards de francs, si l'on considère la masse totale des intérêts français dont le sort est lié à l'avenir de l'Espagne. Par conséquent, rien de ce qui se passe en Espagne dans l'ordre économique ne peut être indifférent à la France; la politique économique des deux gouvernements espagnols atteint évidemment l'économie française.

Il faut reconnaître aussi que ces intérêts sont touchés de deux manières différentes: la zone gouvernementale, pour laquelle la France officielle réserve toutes ses sympathies, a foulé aux pieds toutes les règles établies et a violé nos intérêts jusqu'à leur disparition. La zone nationale, en cela comme sur tant d'autres points, s'est comportée bien différemment.

Le montant des capitaux français

Il est facile de comprendre qu'on ne peut faire un inventaire complet des capitaux français en Espagne. De nombreux titres de compagnies espagnoles appartiennent à des Français et il est impossible de les déterminer exactement, sans contrôle. Il y a également de nombreuses sociétés françaises qui possèdent des succursales, des agences, des usines, etc., en territoire espagnol, ou ont une participation dans des sociétés espagnoles similaires. Le chiffre de ces apports est également très difficile à déterminer.

Pour se faire une idée du capital français en Espagne il faut s'en tenir aux parties qui le touchent plus spécialement, comme les compagnies minières et métallurgiques, les produits chimiques, etc.

C'est dans les mines que nous trouvons les apports français les plus importants; sans compter les actionnaires français de Rio Tinto et de Tharsis, deux compagnies minières de la plus grande importance sont de capital presque exclusivement français: Penarroya et la Compagnie Asturienne de Mines.

Penarroya a un capital de 300 millions de francs et possède des exploitations de charbon, des fonderies de plomb et de zinc, des fabrications de produits chimiques à Penarroya, des mines à Puertollano, et des concessions de plomb dans les provinces de Icaen et de Murcie.

La Compagnie Asturienne de Mines, au capital de 275 millions de francs, possède des exploitations minières aux Asturies et à Santander (près de Torrelavega) ainsi qu'en Guipuzcoa et au Maroc.

Outre ces deux compagnies plus importantes, il en existe beaucoup d'autres dont nous nous contenterons de citer quelques exemples: Huelva Copper and Sulphur mines (participation française); Société minière d'Almagrera (plomb, argentifère à Murcie);

Société andalouse des mines;

Compagnie franco-belge de Somorrostro (mines de fer en Biscaye);

Compagnie de Aguilas (mines de plomb, également à Murcie).

La participation française est également considérable dans la branche des assurances et jusqu'à un certain point, de la banque. Les grandes banques françaises, le «Crédit Lyonnais» et la «Société Générale» notamment, ont des succursales dans les principales villes d'Espagne, comme les compagnies d'assurances françaises. La participation française dans les assurances en Espagne ne doit pas être très éloignée de la proportion de 50 % de son volume total. Presque toutes les compagnies françaises travaillent en Espagne, y ont des biens, et conservent dans leurs portefeuilles de nombreuses polices d'assurés espagnols; citons parmi ces compagnies la Compagnie Générale d'Assurances, l'Urbaine, l'Abeille, l'Union et le Phénix, l'Aigle, la Paternelle, le Patrimoine, etc.

La participation française dans les entreprises de transports espagnols est encore très importante, quoiqu'elle l'ait été davantage avant la guerre. Une bonne partie des chemins de fer espagnols ont été construits avec des capitaux et des techniciens français; et quoique les achats espagnols pendant la guerre aient rendu à l'Espagne la direction de ses chemins de fer, il y a encore de fortes quantités d'actions appartenant à des Français (spécialement le groupe Rotschild) et de fortes sommes en obligations.

Les maisons françaises d'automobiles ont créé des sociétés filiales espagnoles, où les intérêts français sont prédominants: Renault a des stocks à Irun et à Madrid et la Société Citroën possède à Madrid une maison et un dépôt.

Un autre secteur non moins important du capitalisme français en Espagne est représenté par les Sociétés de produits chimiques. La société «Potasas Ibericas», au capital de 30 millions de ptas, a plus de la moitié du capital en participations françaises. «Saint-Gobain» est en liaison avec de nombreuses entreprises espagnoles. Enfin il y a, à l'Union Espagnole des Explosifs, à la «Société anonyme Cros», et dans un grand nombre d'autres entreprises, une forte participation française.

Celle-ci est faible, en revanche, dans les entreprises électriques, sauf à la Compagnie générale d'Electricité et à «Riegos de Levante».

Finalement, dans la branche de l'alimentation, les intérêts français sont très importants. Il y a de nombreuses entreprises viticoles qui possèdent des succursales et des agences en Espagne, pour le coupage de leurs vins; d'autres, comme «Bodegas franco-espagnoles» ne traitent que des vins espagnols.

Granja Poch, Gervais, etc. sont des entreprises laitières ayant de grands intérêts à Santander. Il y a au moins dix boulangeries françaises à Madrid. Les Bethancourt exportent les bananes des Canaries, etc.

Si nous ajoutons à tout cela le grand nombre d'établissements commerciaux français, spécialement: librairies, parfumeries, imprimeries, cafés, on peut affirmer que la France possède en Espagne des intérêts si considérables que, comme nous l'indiquions auparavant, on peut les évaluer entre 2 et 5 milliards de francs, selon que l'on ne considère que le capital des entreprises françaises ou la masse totale des intérêts en jeu.

meries, cafés, on peut affirmer que la France possède en Espagne des intérêts si considérables que, comme nous l'indiquions auparavant, on peut les évaluer entre 2 et 5 milliards de francs, selon que l'on ne considère que le capital des entreprises françaises ou la masse totale des intérêts en jeu.

Les intérêts français dans la zone rouge.

Nos intérêts ont été sérieusement touchés par la guerre civile. C'est un fait. Mais ils l'ont été de façon bien différente dans la zone nationaliste et dans la zone rouge. Il y a eu, dans la zone gouvernementale, en même temps qu'une guerre, une révolution, et une révolution sanglante. Ce phénomène n'a pas eu lieu dans la zone nationale.

La révolution de la zone rouge a occasionné des victimes et des dégâts innombrables; domiciles pillés, coffres-forts dévalisés, magasins réquisitionnés. En Catalogne, toutes les entreprises françaises, comme les espagnoles, ont été collectivisées; dans d'autres régions un peu plus tranquilles, le propriétaire français s'est vu soumis à l'autorité d'un comité de contrôle. L'action gouvernementale est venue se joindre, plus tard, à l'intervention anarchiste des syndicats. A côté des délégués syndicaux il y a eu ceux du gouvernement, qui ont procédé par «saisies».

Dans la première formule il y a, à côté de l'industriel, un comité ouvrier qui empêche absolument l'autorité patronale de s'exercer et un délégué du gouvernement qui a droit de regard sur tous les documents.

Quant à la saisie, c'est tout simplement le vol sans indemnisation. Ce second procédé était employé au temps de Largo Caballero, tandis que le premier l'est davantage par le gouvernement Negrin.

En Catalogne, où le social-communiste Comorera est parvenu à imposer son autorité à la Généralité elle-même, nombreuses sont les entreprises françaises qui se sont vues purement et simplement dépossédées de leurs biens, sans indemnité ni excuses.

Le cas le plus typique est, à ce point de vue, celui de la société «Potasas Ibericas» qui exploite les gisements de Sallent. Les ouvriers, le 18 juillet, voulurent supprimer tout le personnel de la direction et, si celui-ci réussit à s'enfuir, l'entreprise n'en fut pas moins dépourvue de tous ses biens. Les chargements de potasse furent saisis à Marseille par la compagnie, mais, récemment, une sentence du tribunal de Montpellier a fait lever la saisie «pour vice de forme», ce qui fait que les ouvriers au syndicat de Sallent et la Généralité de Catalogne continuent à profiter des biens de cette compagnie.

La situation dans la zone nationale

La situation dans la zone nationale est, il faut le reconnaître, toute différente. On peut en prendre à témoin M. Ratier, de Tolède, propriétaire d'une minoterie, qui fut condamné à mort, par le comité ouvrier et sauvé par l'intervention de notre ambassade. Sa fabrique fut soviétisée, jusqu'à la libération de la ville par l'armée de Franco et, depuis lors, jusqu'à présent, elle travaille dans des conditions absolument normales.

Une fabrique française de produits caoutchoutés, ayant des succursales à Bilbao et à Madrid, pourrait également en attester. Tandis que la première travaille dans des conditions de sécurité parfaite, la seconde est collectivisée et le personnel français a dû s'enfuir.

Les sujets français n'ont pas été molestés dans la zone nationale; ils n'ont pas non plus été atteints dans leurs biens. Sauf quelques voitures réquisitionnées, et qui ont été indemnisées, tout est resté normal et les entreprises françaises travaillent régulièrement. Leur régime est le même que celui d'une entreprise espagnole; la législation sociale est appliquée scrupuleusement et les salaires ne peuvent être diminués; tous les prix sont taxés et le commerce avec l'étranger est rigoureusement réglementé. Mais les entreprises ont été traitées avec une correction absolue.

On ne peut s'empêcher de constater qu'une avalanche de catastrophes s'est abattue sur les intérêts français, dans la zone protégée par notre gouvernement, tandis que dans la zone nationale, qui compte si peu de sympathies auprès de la France officielle, ceux-ci ont été constamment protégés et sauvegardés.

Devant ces réalités qui sont d'autant plus palpables du fait de leur caractère matériel, il faut supposer que l'opinion publique saura discerner dorénavant de quel côté se trouve la possibilité de sauvegarder les intérêts français; si c'est chez les «gouvernementaux», ou chez ceux que certains s'obstinent encore à appeler «insurgés».

Rappelons pour terminer, le vieux proverbe: «Les absents ont toujours tort.» Les intérêts économiques français se heurtent, en Espagne, à la concurrence d'autres nations dont la politique économique est bien différente de celle de la France officielle. Il ne dépend que de nous, de nous seulement, que, sur le terrain strictement économique, les relations franco-espagnoles redeviennent ce qu'elles ont toujours été. Si l'en est pas ainsi, il est certain que beaucoup de nos compatriotes ayant des intérêts en Espagne pourront évoquer avec mélancolie le souvenir des bonnes années: «... Mais où sont les neiges d'antan?...»

(1) Nous recommandons la lecture de l'étude de M. Georges Rotvand sur «Les intérêts français en Espagne», publiée par la Société d'études et d'informations économiques (282, boulevard Saint-Germain, Paris), comme supplément à son bulletin quotidien de novembre 1937.

DÉBUTS ROMANTIQUES



Les débuts romantiques de la Phalange espagnole: La Junte politique de la primitive phalange, fuyant les poursuites policières, se réunissait au Parador de Gredos, sous la direction de son chef, José-Antonio Primo de Rivera.

Francisco Bravo fut un des fondateurs de la «Phalange espagnole» et un de ses animateurs aux temps difficiles de sa première propagande. Il connaissait personnellement José-A. Primo de Rivera, et il était parfaitement au courant de la pensée politique du groupe.

Voici son commentaire sur ces photographies de la junte politique de la Phalange, réunie à Gredos.

Nul ne peut avec autant d'exactitude et d'autorité parler des origines de la Phalange et de l'épisode auquel cet article fait allusion.

C'est à Gredos, à l'ombre de l'Almanzor que fut décidée la lutte armée contre le communisme



Abel Bonnard a dit que l'Espagne de Franco se maintient parce que l'âme des nationaux s'est relevée pour défendre la foi. Rien de plus exact. L'image explique le miracle de la vieille Phalange — jeunesse groupée autour de José-Antonio Primo de Rivera — qui, sans moyens, ne pouvant attendre aucune aide d'un milieu de lâcheté et de ténacité, à force de courage et de passion pour refaire une Espagne Une, Grande et Libre, entreprit, dès 1933, de lutter contre le communisme et la barbarie rouge.

L'histoire des premiers temps, des temps romantiques de la Phalange, est remplie d'actes héroïques, de traits d'abnégation sans égale et de mépris de la mort. Cette minorité qui affrontait les persécutions, les attentats en pleine rue, les embuscades dans les villages, et que les gouvernements pseudo-libéraux de la République n'autorisèrent jamais à vivre dans la légalité, n'était une véritable Sainte-Hermidad, dont les membres se partageaient le pain et les risques.



Julio Ruiz de Alda et son camarade Francisco Bravo, l'auteur de cet article, au Parador de Gredos.

dans un esprit de gaieté et de jeunesse inaccessible au découragement. Ils étaient bien peu, et pourtant les masses énormes de la révolution les redoutaient comme le diable. Ils n'avaient aucune ressource, mais, à force d'enthousiasme, leur propagande réussit à pénétrer jusqu'au tréfonds l'âme de l'Espagne, plongée depuis des siècles dans la torpeur de l'immobilité et du renoncement, et dont ils firent ressurgir les meilleurs et les plus authentiques élans... Ceux des étrangers qui se rappellent les années barbares et sanglantes qui précédèrent le 18 juillet 1936 peuvent évoquer l'entrée dans la vie nationale de la vieille Phalange, avec ses meetings ardents

et pleins de cris, les lâches assassinats de ses jeunes membres (ouvriers, étudiants, paysans), les cortèges de ses entremetteurs, qui défilèrent sous une voûte de bras saluant à la romaine, et, au milieu de toutes ces scènes, la figure césarienne de José-Antonio, le jeune chef que suivait avec ardeur les âmes les plus enthousiastes et les plus vaillantes de l'Espagne, celles qui ne voulaient pas que le communisme s'emparât impunément de l'Etat et de la nation.

Après l'échec du mouvement révolutionnaire communiste d'octobre 1934 — à la défaite duquel la Phalange contribua — eut lieu une période de gouvernement du genre modéré, qui ne marqua, pour les «chemises bleues» de José-A. Primo de Rivera, aucun changement sensible en ce qui concernait la légalité de leur action politique et sociale. On autorisa l'ouverture de quelques très rares centres et syndicats nationaux-sindicalistes; et, au moindre incident — qui n'était pas difficile à provoquer dans ces temps fébriles — les Phalangistes se voyaient retirer le droit que tous les autres citoyens avaient de se réunir. C'est cette persécution qui rendit la Phalange si solide et si forte. Nous savions parfaitement que nous étions «en plein air», exposés, et, suivant l'expression de notre chef, plus poète encore que politique, «l'arme au bras et sous les étoiles». Pour échapper aux perquisitions policières et aux pièges tendus par les marxistes et les anarchistes, lesquels, à mesure que le temps passait, retrouvaient l'audace qui, dans l'octobre rouge de 1934, leur avait si mal réussi, la Phalange était obligée d'étudier d'avance avec soin les endroits où elle devait tenir ses réunions. C'était quelque chose comme l'époque des catacombes pour les premiers chrétiens.

Un jour que j'étais allé lui rendre visite, à Madrid, José-Antonio me dit: — J'ai à convoquer la junte politique pour traiter d'affaires très importantes. Ma's ici, à Madrid, on ne nous laissera pas faire. Il faut que je trouve un endroit pour nous réunir.

— J'ai à convoquer la junte politique pour traiter d'affaires très importantes. Ma's ici, à Madrid, on ne nous laissera pas faire. Il faut que je trouve un endroit pour nous réunir.

— J'ai à convoquer la junte politique pour traiter d'affaires très importantes. Ma's ici, à Madrid, on ne nous laissera pas faire. Il faut que je trouve un endroit pour nous réunir.



Julio Ruiz de Alda et son camarade Francisco Bravo, l'auteur de cet article, au Parador de Gredos.

Alors, me souvenant d'une excursion que j'y avais faite, je suggérai: — Connais-tu l'aulberge de Gredos?

Trouvant mon idée bonne, José-Antonio nous donna rendez-vous dans ce lieu champêtre et retiré, à l'ombre de l'Almanzor, dans un bois de pins centenaires, comme si, au lieu d'être des conspirateurs politiques, nous avions été des cénobites, ou comme si, à l'imitation de don Quichotte — le premier Phalangiste — nous avions voulu nous retirer dans les montagnes pour faire pénitence.

Le 16 juin 1935, nous qui étions alors à la tête de la Phalange, réunis à Gredos avec José-Antonio, nous décidâmes de recourir à l'insurrection, comme à l'unique moyen qui nous restait de sauver l'Espagne du communisme. Cette date, à la fois si près et si loin de nous, est bien intéressante pour l'histoire du mouvement national. Si les rouges nous avaient alors assassiné déjà vingt camarades et blessé gravement plus de cent, c'est aujourd'hui par milliers que l'on compte les jeunes Espagnols à chemise bleue qui sont tombés dans la croisade, pour le rachat de l'Espagne. Et, en définitive, si notre vieux programme — rédigé par José-Antonio dans un moment de répit entre deux combats — est celui qui oriente à cette heure le nouvel Etat national-sindicaliste, et si la Phalange a, en grande partie, donné le «ton» au soulèvement du peuple espagnol contre ses tyrans et contre Moscou, tout cela, on le doit à l'idée que les hommes de la «vieille garde» se faisaient de la responsabilité historique et au courage qu'ils ont déployé pour affronter les événements.

A Gredos, près des eaux claires et fraîches du Tormés qui jaillit là, au milieu des pins, devant un soleil qui faisait fondre la neige des sommets, nous, les directeurs de la Phalange, nous sommes réunis pour jurer de racheter l'Espagne. Le gage de l'entreprise, c'était notre vie, et peut-être le sacrifice d'une génération entière. Mais nous n'avions pas le choix. Lénine ne l'avait-il pas dit, prophétiquement, que l'Espagne serait le second pays d'Europe où l'on planterait le communisme?... Eh bien! pour déjouer le plan du rusé doctrinaire, une poignée

de jeunes Espagnols allaient essayer une insurrection, avec le concours des éléments les plus sains de l'armée et de quelques partis politiques: puisqu'il n'y avait pas d'autre procédé pour contrebalancer la double tactique des rouges (légalité ou soulèvement, selon leur convenance) et leur criminelle activité.

Ceux qui ont suivi l'histoire du soulèvement national ont pu constater que la Phalange a tenu son généreux serment de racheter l'Espagne. Pas besoin de dresser la liste de ses sacrifices. Mais il n'est pas sans intérêt de rappeler ce qui est arrivé aux hommes qui avaient offert à Gredos leurs jeunes existences pour sauver la patrie.

Voici ce que nous savons du sort des membres de la junte politique présente à cette assemblée:

José-Antonio Primo de Rivera, condamné à mort par un tribunal rouge, à Alicante, où il se trouvait en prison lorsque se produisit le soulèvement national.

Julio Ruiz de Alda, l'aviateur universellement connu, assassiné par les miliciens rouges, le 28 août 1936, dans la Prison Modèle de Madrid, en même temps que Fernando Primo de Rivera et quelques autres de ses camarades.

Manuel Mateo, ancien communiste converti au national-sindicalisme, assassiné à Madrid, quelques semaines après le 18 juillet.

Onésimo Redondo, ardent chef de la Phalange de Castille, assassiné à Labajos (Avila), par les rouges, dans une embuscade, le 24 juillet 1936.

Alejandro Salazar, chef national du Syndicat Universitaire Espagnol, filiale de la Phalange, fusillé dans la Prison Modèle de Madrid.

Luis Aguilar, étudiant, fusillé dans des circonstances analogues.

José Manuel Aizpurua, architecte, fusillé à Saint-Sébastien, en août 1936.

Rafael Sanchez Mazas, écrivain; Manuel Valdés, architecte; José María Alfaro, poète et journaliste: tous trois disparus.

Raimundo Fernandez Cuesta, actuellement secrétaire général de la Phalange espagnole traditionnelle et de la J. O. N. S. (fonction qu'il remplissait déjà à l'ancienne Phalange), qui fut rachaté par le généralissime Franco, après quatorze mois de captivité.

Sancho Davila, José Sainz, José Luna et l'auteur de ces lignes, survivants de toutes sortes d'emprisonnements, de risques et de travaux.

Sur une des photographies illustrant cet article, figurent d'autres camarades, qui n'avaient point de fonctions spéciales. Presque tous sont tombés au cours de la guerre civile.

Tels sont, lecteurs, les hommes qui, avec José-Antonio Primo de Rivera, ont créé la vieille Phalange, Sainte-Hermidad et non point parti politique, qui groupa les Espagnols les plus quichottesques pour cette formidable entreprise: préserver l'Espagne de la servitude de Moscou. C'est pour l'achever que les chemises bleues, sous les ordres de Franco, continuent à se battre, «inacessibles au découragement», certains que la paix ouvrira une ère de prospérité et de joie, qui permettra la réalisation de leur ambitieux idéal.

Les milliers d'hommes qui, à cette heure, dans les tranchées, revendent leur patrie le droit de rester chrétienne et occidentale, sont certains que l'époque des catacombes ne reviendra plus: auréolée d'héroïsme et d'abnégation, pure de louches ambitions, époque de romantisme et de désintéressement. La figure et le souvenir de l'Absent (qui, tel le Cid, même mort, est encore vainqueur dans la bataille) leur donnent le courage dans la guerre; et la fidélité à son œuvre et à sa doctrine, les prépare pour la paix.

FRANCISCO BRAVO.

Décembre 1937.

BIBLIOGRAPHIE

LES REVUES. — Les signes avant-coureurs de la révolution se trouvent dans *Accion Espanola* republiée en mars 1937, à Burgos, dirigée par Raimundo Fernandez Cuesta, et *La Gienca fomisista* (republiée aussi) des dominicains espagnols de Salamanque, ainsi que dans *Razon y Fe* des jésuites de Madrid, dont un numéro d'octobre a parlé longuement de Descartes. De nouvelles revues: *Vertice*, qui paraît à Saint-Sébastien; et *Jerarquia*, de Pampelune, avec Eugenio Montes, Gimenez Caballero, Garcia Valdecasas, V. de la Serna, etc., revue extrêmement brillante et de haute littérature. Strictement doctrinale est la revue *F. E.*, de Saint-Sébastien, où l'on retrouve tous les noms des grands phalangistes si souvent cités ici. Une revue ouvrière: *Haz*, à San Fernando (Cadix), et une revue illustrée: *Cartel*, à Vigo, et *Mision*, à Orense, donnent le reflet de la nouvelle et si brillante littérature espagnole. A côté de *Melalurgia y electricidad* (Valladolid), paraissent, organes poétiques de haute classe: *Isia*, à Cadix; *Gauces*, à Jerez; *Gnie Conocida*, à Cadix.

D'ailleurs la poésie ne perd pas ses droits; au contraire, Valladolid voit paraître une phalange, une pléiade de poètes de talent. Javier Martin Abril: *Romancero guerrero*; Sanz y Ruiz de la Pena: *Romances de guerra y amor*; et la Muerite del algaleno. A Pampelune, paraît, de Baldomero Barón: *Romancero popular Navarro*. Le grand poète José María Peman donne la *Bestia y el Angel*, et la *Alma de Talavera*. Martin Abril: *Castilla y la guerra*. A Salamanque, paraît, d'Alvarez Rodriguez: la *Muerite de la margarita* à Séville, de Felipe Cortines: *Del levantamiento por la tradicion de Espana*. A Bilbao, trente-sept sonnets remarquables: *Contos de guerra y de imperio*, par Iturrino. Des poèmes dont on parle déjà à l'étranger en même temps que ceux, parus en volumes, dont nous citons les titres ci-dessus, ont été signés Agustín de Fexa; Alfredo Marquerite; Rafael Dyos; J. Antonio Cortazar qui, à côté de Manuel Machado, dont nous donnâmes dans *Ocident* un poème, font une couronne d'or et de lauriers à la Nouvelle Espagne.



Les principaux membres de la Junte politique: José-Antonio Primo de Rivera, Onésimo Redondo, Ruiz de Alda et Bravo.

LA BATAILLE DE TERUEL

SUR LE FRONT DE TERUEL



Le drapeau national flotte sur la position la plus élevée qui domine les environs de Teruel.

Le théâtre des opérations La grande offensive marxiste

La grande bataille s'est développée dans le secteur sud du front aragonais voisin de la ville de Teruel. A droite de la route de Teruel, à Calatayud, le front national est couvert par une série de positions avancées qui dominent la ligne de la Sierra Palomera et des hauteurs appelées Los Mansuetos, situées au-dessus de la capitale. C'est sur ces positions et à peu près au niveau de la bifurcation de la route qui mène à Albarracín, que l'ennemi, le 15 décembre, de façon subite et

trier et faire échouer leurs manœuvres stratégiques. Dans ce but, les forces nationales cheminaient au sommet de la ligne de montagne orientée dans la direction de la route de Teruel à Calatayud. Alors, les forces rouges se replièrent rapidement, cherchant à percer le centre de la ligne nationale. La lutte devint désespérée. La tempête de neige rendait très difficile la retraite des rouges qui éprouvaient de lourdes pertes, car les forces nationales qui occupaient les hauteurs dominaient et contrôlaient le champ de bataille. Les rouges, désorganisés, cherchaient à déclencher plusieurs offensives partielles sur divers secteurs de ce front ; ils bombardèrent avec acharnement la capitale. Mais ils se heurtèrent partout à l'énergie résistante de l'armée nationale.

Les caractéristiques du front de Teruel

On n'en pouvait plus douter, il s'agissait d'une offensive marxiste de grand style vi-

environ cent dix kilomètres par la route. Du fait de sa proximité du front, la ville de Teruel a été une des villes héroïques, une des villes martyres de l'Espagne nationale. Comme à Oviedo, comme à Tolède, comme à Huesca, un grave problème militaire se posait à Teruel, dont le centre de la ville n'était séparé que par quelques kilomètres d'un front stabilisé. C'est pour cela que, plusieurs fois déjà, de violentes attaques marxistes avaient été déclenchées sur Teruel. La ville, souvent battue par un bombardement intense et inutile de l'artillerie et de l'aviation rouges, présentait le tracé et le caractère de ces villes sur lesquelles la fureur marxiste s'est acharnée. Ses rues montraient leurs maisons éventrées par l'aviation et offraient le spectacle de la cathédrale historique approuvée par la mitraille. La population civile, résolue à ne pas abandonner la ville, vivait terrée dans ses refuges et dans le réseau de galeries souterraines et de catacombes de la ville martyre.

Au tour de Teruel, la ligne du front avait un



Vue générale de Teruel.

avec de nombreuses forces, déclencha une attaque désespérée qui avait les plus vastes ambitions stratégiques ; cette offensive fut déjouée.

La première poussée de l'attaque marxiste se heurta à la résistance de la ligne nationale, à hauteur de Concué. Certaines garnisons, comme celle de Castravio, où le commandant Garcia Belengué trouva une mort glorieuse, résistèrent héroïquement pendant huit jours. De copieuses chutes de neige recouvraient les montagnes.

Devant la résistance de la ligne nationale, aussi bien dans son ensemble que sur chaque point, le commandant rouge imagina une attaque simultanée dans le secteur sud-ouest de Teruel entre les monts Carrasca et Cunares, près de Campillo. Il s'agissait d'établir la liaison du sud-ouest au nord-est, de Campillo à San Blas, avec les forces qui attaquaient dans les hauteurs de Celadas. De ce côté, le front national ne perdit rien de sa souplesse et de son homogénéité. Malgré la supériorité numérique des rouges et de leurs efforts désespérés, les lignes nationales furent maintenues, en dépit de quelques infiltrations de certaines compagnies rouges de choc entre les positions avancées. Cette circonstance permit les réactions offensives des lignes nationales.

La réaction nationaliste Le mouvement enveloppant Combats sur les ailes

Après la surprise des premiers instants, le commandement national commença un mouvement enveloppant pour barrer le chemin aux forces rouges qui étaient parvenues à s'infil-

tracé sinueux et inégal. Les positions nationales partaient des hauteurs et des sommets de la Sierra Palomera, vers Teruel, par les secteurs de Caladas, Caudé et Concué, presque parallèlement à la route de Calatayud à Saragosse. Tout près de la capitale, vers le nord-est, les hauteurs de Los Mansuetos formaient le parapet naturel de la défense de la ville.

Vers le sud, la ligne de séparation suivait le chemin de fer minier et parvenait jusqu'aux hauteurs du col de la Sierra Camarena, à une distance d'environ 11 kilomètres de la capitale, sur la route de Sagunto. Le front faisait là-bas un angle droit, prenant la direction de la vallée du fleuve Turia ou Guadalaviar, près de la ville de Teruel, vallée qui se trouvait presque totalement occupée par les forces nationales qui protégeaient ce secteur de leurs positions de Castravio et de Villastar. La rivière étant franchie, la ligne de défense de Campillo rejoignait les secteurs nationaux de la Sierra d'Albarracín et des Monts Universaux.

Toute cette longue ligne s'étendait sur l'un des paysages les plus arides et les plus désertiques d'Espagne. Des vallonnements dénudés de la Sierra Palomera on passa au paysage désolé de Los Mansuetos et on rejoignit au sud et au sud-ouest, les collines basses du Campillo recouvertes seulement de quelques pins rachitiques, d'yves et de bruyères. Il faut mentionner, dans le paysage, les gorges du Turia, dont les eaux ont réalisé un énorme travail d'érosion autour de la ville de Teruel. Dans la plaine, les principales positions nationales n'étaient que de simples rochers éparpillés par l'action des eaux et présentant des pentes raides au-dessus des terres. La ville de Teruel est protégée par deux solides défenses naturelles : au nord-est, la ligne des hauteurs

Le général Mujica dans son poste de commandement, sur le front de Teruel.



La leur blanche d'un jour chargé de neige s'est levée peu à peu sur le champ de bataille. Mais une brume glacée enveloppe encore les tranchées d'où les guetteurs tirent au moindre bruit pour prévenir une surprise. Drapés dans leur grand manteau, le bas du visage et les oreilles emmitouffés dans d'épais cache-nez, tous ne peuvent cependant pas résister aux morsures du froid, mais tous montent leur garde jusqu'à ce que leurs forces les trahissent. Quant à ceux qui attendent leur tour de prendre le service, ils se blottissent dans la terre glacée où le vent est moins âpre et où une flamme de bois coupé dans les environs dégorgeait l'air.

Peu à peu, cependant, la brume se dissipe et une partie du champ de bataille apparaît ; les morts, que nous n'avions pas vus, jonchent les alentours des positions conquises la veille. Très rapidement, l'activité militaire reprend. Devant nous les collines dénudées qui dominent Teruel sont envahies d'éléments qui empêchent les concentrations des rouges, dont les avions nous apparaissent à l'horizon. Ils nous survolent très haut, mais n'en sont pas moins rapidement entourés de petits nuages blancs, car, derrière nous une batterie de D. C. A., habilement simulée, a déclenché un tir rapide. Les appareils ennemis n'ont pas tardés à virer et, au moment où ils croisent sur nos lignes, ils jettent quelques bombes dont la trace noire s'échappe comme l'éclair. Elles éclatent d'ailleurs avec fracas et nous d'autre résultat que de projeter en l'air d'énormes gerbes de terre et de fumée. Pendant ce temps, les avions de chasse nationaux sont accourus et nous assistons à une poursuite épiquée dont nous ne pourrions malheureusement voir l'épilogue.

Les rouges ont reculé chancelants depuis qu'est passé l'effet de surprise de leur offensive et les nationaux ont repris l'initiative des opérations, mais se voient disputé à l'ennemi le terrain qu'ils conquièrent. Aujourd'hui, un puissant tir de barrage vient d'interdire tout mouvement de troupes au croisement des routes de Saragosse et l'Albarracín, mais les concentrations nationales sont déjà effectuées ailleurs.

Bruquement se déchaine à la fois sur notre droite et sur notre gauche une violente préparation d'artillerie dont les projectiles s'abatent sur les positions ennemies où elles soulèvent gons et objets. Puis, le tir s'arrête et, pour la seconde fois de la journée, intervient l'aviation. Les escadrilles en formation de combat obscurcissent un coin du ciel et les appareils de bombardement, qui ont pour mission de compléter l'œuvre de l'artillerie, lancent de nombreuses bombes. A peine leur rôle terminé, c'est le tour des appareils de chasse, qui piquent vers le sol et, restant à mi-hauteur, mitraillent les ennemis. Mais le feu nourri, qui est dirigé contre eux, ne leur permet pas de se lever longtemps et ce sport dangereux et si leur fait surtout faire face à la chasse ennemie qui vient d'apparaître. Les évolutions rapides des appareils et les traînées grises des rafales de mitrailleuses nous permettent de suivre le combat au cours duquel un avion s'abat à l'intérieur des lignes rouges. Plusieurs appareils s'enfuient de ce côté tandis que, se regroupant dans la formation ordonnée qu'elles avaient à l'arrière, les escadrilles nationales repassent au-dessus de nos têtes.

Cependant, derrière un écran d'obus fumigènes, les vagues d'assaut se sont approchées des tranchées rouges et, dès que le rideau se dissipe, elles s'élancent d'un bond rapide à travers un terrain découvert et bombardé. Plusieurs hommes tombent, mais les autres « fuient en avant », conformément à la magnifique formule, déjà mise en honneur pendant la guerre mondiale, l'éclatement des grenades déchire l'air, des silhouettes se dessinent sur les parapets, le drapeau sang et or y flotte en l'air.

Pendant le moment de calme qui succède à l'opération, on descend des blessés sur des civières et on les porte jusqu'aux auto-ambulances qui s'éloignent lentement et silencieusement en terre où de véritables jonchées les secouent atrocement. Mais pas une plainte chez ces hommes, qui acceptent leurs souffrances comme ils ont fait le sacrifice de leur vie.

Dans l'après-midi, l'opération du matin se répète à la même succès, dans des conditions plus dures encore. Chaque jour, le glorieux drapeau national que la république avait ramené avance ainsi de quelques centes de mètres, et le dernier jour de l'année, il se dresse fièrement au haut de la « Muela » de Teruel, où il domine l'héroïque cité.

A quelques kilomètres en arrière nous sommes revenus au village, où tous les paysans, confiants dans la victoire des armées nationales, sont restés dans leurs foyers et vaquent à leurs occupations habituelles. Le soir tombé, une obscurité quasi complète empêche les refuges ennemis, mais fait paraître plus grande encore l'animation des cantonnements. Dans une grange, un groupe de soldats vient d'arriver du front lorsque s'élevaient des chants et de poétiques mélodies sur la « ga ta », instrument apporté au « bon ou breton ». Ce sont de ces soldats radieux, repétés dans tout le front, qui ont tenu, au moment de la victoire, à moitié gelés et la dureté des combats, ils célèbrent leur victoire avec la fin de l'année.

Aussi hospitaliers que courageux, ils nous offrent un vin d'honneur et, me montrant des armes françaises prises aux rouges, ils me chaigent d'une émotion ironique à notre front populaire.

« Dites-leur, surtout, de continuer à « nous » ravitailler ! »

ANDRÉ NICOLAS.



Le général Moscardo, le héros de l'Alcazar, est avisé d'une avance des troupes nationales, sur le front de Teruel.

de Los Mansuetos ; au nord-ouest, la tranchée principale, créée par l'action des eaux du Turia, qui se sont frayé un passage à cet endroit. Un large pont fait communiquer la ville de Teruel avec la route de Sagunto, passant à une grande hauteur au-dessus du ravin.

Les objectifs de l'armée rouge

On ne peut douter maintenant que l'attaque marxiste obéissait plutôt à des buts et à des raisons psychologiques et politiques. Au point de vue psychologique il fallait parer à la démoralisation provoquée chez les rouges par la série de victoires de l'armée nationale, couronnée par la prise de tout le littoral du nord de l'Espagne et l'occupation de la totalité des provinces de Biscaye, de Santander et des Asturies. Au point de vue politique, les dirigeants rouges avaient besoin d'une victoire tactique à côté de celle d'attaques massives précédées de grandes masses de chars d'assaut russes.

La résistance de la ville

Les rouges, cependant, n'avaient pas compté sur trois facteurs qui, au point de vue stratégique ont neutralisé leur offensive : la résistance de la ville, dont ils avaient annoncé la prise le 21, les conditions de la défense de la place et le mouvement des colonnes nationales.



Effets de bombardements de Teruel par les rouges.

DE TERUEL

me accès à Teruel, qui se dresse et on le regardé de la vallée comme un château-fort élevé sur un piton rocheux, la zone la plus dure et la plus difficile, permettant de pénétrer dans la capitale du Bas-Aragon. En même temps, le mouvement des colonnes nationales obligeait les rouges à des combats qu'ils n'avaient pas prévus.

Le mouvement des colonnes L'accès normal des colonnes de secours marchant sur Teruel était vers le nord de la capitale, par la route de Calatayud. Partant d'un seul côté, les colonnes avancèrent de plusieurs



Un tank russe pris aux rouges sur la route de Cella, dans le secteur de Teruel.

ôtés à la fois, par le nord et par le sud, dessinant un demi-cercle enveloppant, dont les étapes étaient les suivantes : Celadas, San Blas, Los Morrones, Pico del Zorro et le massif de Villastar.

Ainsi, la ligne marxiste, qui avait débordé les communications de Teruel aussi bien sur Concué que sur Campillo, se trouva contenue aussi bien au nord, près de Caudé, qu'à l'ouest à San Blas et qu'au sud, autour du massif de Villastar. Deux groupes principaux de colonnes prenaient part à cette grande manœuvre. Celui du nord suivait comme ligne de pénétration la route de Saragosse des deux côtés, sur les lignes de résistance rouges de Caudé et de Concué. Celui du sud avançait, dans la direction de Bezas, sur le massif de Campillo et pénétrait, sur la droite, vers le massif de Villastar.

La bataille du 31 décembre

La maîtrise de l'air fut assurée à l'aviation nationale au cours des combats du 27 et du 31 décembre. Le 31, une grande bataille devait constituer un des plus grands succès obtenus

Grâce à ce périscope, un officier peut surveiller constamment le moindre mouvement de l'ennemi.



au cours de la guerre par l'armée nationale.

Sur le front réduit, des formations divisionnaires, fortement appuyées par l'artillerie et par l'aviation, entreprirent une préparation technique sur des bases précises de guerre moderne. La ligne du front formait, autour de Teruel, un vaste demi-cercle imparfait de 10 kilomètres et on pouvait le jalouer par les points topographiques suivants : Caudé, San Blas, Sierra de los Morrones, La Pedriza, Campillo et le massif de Villastar.

Les étapes de cette grande victoire sont les suivantes :

29 décembre. — Attaque nationale à fond sur toute la ligne. La progression atteint, en fin de journée, une profondeur moyenne de 2 kilomètres. Au centre, on se bat à Los Morrones et à La Pedriza. L'aile droite enveloppe le massif de Campillo, tandis que l'aile gauche occupe les lignes de fortification marxistes entre Caudé et Concué.

30 décembre. — La lutte est acharnée pendant toute la journée. Au centre, les troupes nationales occupent la Sierra de los Morrones et La Pedriza. A l'aile droite, la poche se reforme sur Campillo où une brigade rouge est anéantie. A l'aile gauche, Villastar est dépassé. A la tombée de la nuit, le village de Concué

avait été dépassé par le nord et, au sud, on s'était battu à La Muela de Teruel, à moins de 2 kilomètres de la capitale.

31 décembre. — L'avance se poursuit dans le matin. La Muela de Teruel est dominée. Les troupes de ce secteur ne sont plus séparées de la capitale que par la vallée du Turia. Le mauvais temps ne permet pas à l'aviation d'intervenir. A 4 heures de l'après-midi, les troupes nationales prennent contact avec les débris de la ville. Les forces de l'aile gauche approchent à marches forcées. Les marxistes reculent sur toute la ligne. Le gros de leurs forces bat en retraite par les routes de Corbalan et de Sagunto. L'encercllement est brisé. Le lendemain, les forces nationales pénétreront dans la ville délivrée des ennemis. Mais les jours sont très courts le 31 décembre, sur le haut plateau de Teruel. Et les ombres de la nuit viennent, aidées d'une nouvelle et épaisse chute de neige, couvrir de leur voile impénétrable la fuite de l'armée rouge en déroute, qui échappe ainsi à un désastre définitif.

La nuit du 31 décembre

La neige tomba implacablement pendant toute cette terrible nuit. Ce fut la nuit la plus rigoureuse de cet hiver, le plus froid qu'on ait vu en Espagne depuis dix-sept ans ; la température descendit à 18° au-dessous de zéro. Le champ de bataille se couvrit d'un immense linceul glacé. L'armée se trouva paralysée par ce froid inattendu. La glace crevait, les radiateurs de tous les moteurs et les dépôts d'eau. Quatre chauffeurs moururent de froid, dans l'après-midi, au volant de leur camion. Les soldats tombaient inanimés. L'hiver imposait une trêve qui allait être décisive, dans cette première phase de la bataille.



Noël sur le front d'Aragon : une messe de campagne.



Infanterie nationale avançant en formation de combat, sur le front de Teruel.

L'armée nationale resta sur ses positions, immobile dans ce désert glacé ; les sentinelles étaient frappées de congestion. Les forces rouges furent également immobilisées dans leur fuite par la neige qui leur barrait le chemin. Mais, du fait de cet élément sur lequel on ne



Front d'Aragon : un poste avancé dans la neige de décembre à Teruel.



Sans s'interrompre, sous les morsures du froid, une sentinelle surveille attentivement les moindres gestes de l'ennemi.

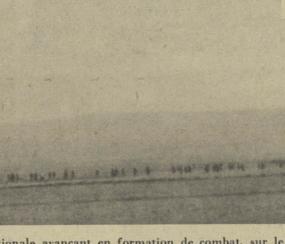
La reddition de la place

C'est ici que se place un épisode lamentable. Le chef de la garnison de Teruel manqua de courage et d'esprit de résistance. Il entreprit de négocier avec les rouges. Cette défection provoqua la reddition de la place. Ce pénible épisode est d'autant plus lamentable que le généralissimo Franco, toujours attentif aux choses de la guerre, avait pressenti dès le début, ce qui s'est passé à Teruel, en se rendant compte de la mollesse du commandant



Cet homme doux, humble et timide a sauté dans la main un pistolet pour défendre les braves qui le suivent aveuglément. Cet homme qui baisse la tête et sourit comme un enfant en voyant dans son assiette un bon morceau de viande, est le même qui, après des bravades patriotiques, avec le courage d'un soldat et la foi d'un chrétien, a traversé la rivière, suivi de son troupeau, faisant signe à tous d'attendre jusqu'à ce qu'il ait vu que les rouges ne veillent pas, qui a essayé leurs déchar-

ges et qui a coulé les siens, par un ravin, du bord de la route aux lignes nationales. Cet homme qui, dans le regard toute la douceur d'un saint François, est le même qui, arrivé dans les lignes nationales, a poussé le plus fervent « Arriba España ! » qu'il jamais crié un brave. C'est enfin, le Père Gil, le seul des ecclésiastiques de Valence qui survit au bout de dix-huit mois de guerre. Les épisodes héroïques sont nombreux ; on peut citer celui de ce jeune phalangiste, Pepito Vicente, qui cherche à sauver son petit frère, atteint les lignes nationales, s'approchant qu'il est mort de froid et jura sur le front du martyr une éternelle fidélité à l'Espagne éternelle. Et il y a le geste de ces cinquant « Regrés » que nous le commandement du capitaine Lorens, se défendent encore, avec un héroïsme inégalé, parmi les débris d'un séminaire de Teruel...



Une nouvelle phase La seconde période de la bataille de Teruel est terminée. La bataille est entrée dans une nouvelle phase, augure du triomphe de la cause nationale.

L'armée de Franco a montré une fois de plus ses hautes vertus militaires disciplinées des troupes conquêtes des hauteurs dominant Teruel), synchronisation des mouvements (avances dans les vallées d'Alfambra et de Guadalaviar), stratégie (les rouges perdent le bénéfice de l'éphémère occupation de Teruel ; les routes vers Alcañiz et Cuenca). Les victoires nationales des 17, 18, 19 janvier, retirèrent aux rouges le ravitaillement en armes et en vivres. Seule la route vers Sagunto leur resta.

Littéralement, les troupes marxistes sont entourées sur le nord-ouest. L'ouest, le sud-est. Une seule sortie pour eux, à l'est. Bref, les rouges, parvenus du 15 au 21 décembre à la ligne Caudé-Concué-San Blas-Campillo, durent se replier, du 29 au 31, sur 18 kilomètres. Et, le sort changeant, les 17, 18, 19 janvier, ils ont dû reculer davantage. Plus rien, ni personne ne peut nier aujourd'hui l'évidence de la victoire nationale des colonnes Varela et Aranda.

Impondrable héroïsme Mais l'héroïsme des forces nationales devait briller encore d'un vif éclat, même après la faiblesse du commandant de la place et sa reddition. Un nombreux groupe de patriotes, cent cinquante combattants et non-combattants, résolut de ne pas se rendre.

Le 7, à 9 heures du soir, ceux qui ne voulaient pas se rendre à l'ennemi et être complices de cette faiblesse s'échappèrent de Teruel. A 9 h. 15, ils se chauffaient aux bivouacs nationaux.

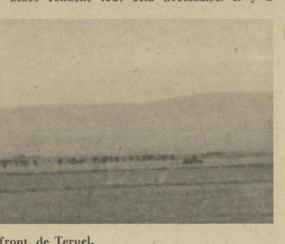
Les premiers évacués furent le maire de la ville, D. José Mazaña-Lorenzo, les industriels D. Francisco Ferrán, D. Julián et D. Sebastian Asensio. Mais c'est un petit moine qui nous donne toute la mesure de son courage déployé en cette circonstance : portant une barbe de vingt-cinq jours, mourant de faim et de soif, il arriva, vêtu d'une capote de garde civile, étrange costume pour un ecclésiastique, et portant un appareil photographique dont il prend un seul jaloux car c'est, dit-il, son seul vice et il n'a pas d'argent pour en acheter d'autre.

« Burgos 23 décembre. — Au gouverneur de Teruel, le généralissimo Franco, le seul des défenseurs de Teruel. Notre armée prépare ses forces pour l'écrasement immédiat assaillants. L'ennemi est très éprouvé. Teruel est occupé rapidement. Forces de la garnison de Teruel suffisent largement pour prolonger la défense sans danger possible. Position de la garnison se défend coûte que coûte, économisant munitions et vivres. Hiver brumeux, neige et glace rendent tout cela nécessaire. Il y a

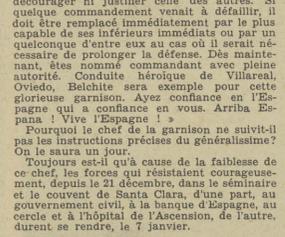


La ligne des tranchées nationales qui entourent Teruel dans son secteur sud.

« Burgos 23 décembre. — Au gouverneur de Teruel, le généralissimo Franco, le seul des défenseurs de Teruel. Notre armée prépare ses forces pour l'écrasement immédiat assaillants. L'ennemi est très éprouvé. Teruel est occupé rapidement. Forces de la garnison de Teruel suffisent largement pour prolonger la défense sans danger possible. Position de la garnison se défend coûte que coûte, économisant munitions et vivres. Hiver brumeux, neige et glace rendent tout cela nécessaire. Il y a



« Burgos 23 décembre. — Au gouverneur de Teruel, le généralissimo Franco, le seul des défenseurs de Teruel. Notre armée prépare ses forces pour l'écrasement immédiat assaillants. L'ennemi est très éprouvé. Teruel est occupé rapidement. Forces de la garnison de Teruel suffisent largement pour prolonger la défense sans danger possible. Position de la garnison se défend coûte que coûte, économisant munitions et vivres. Hiver brumeux, neige et glace rendent tout cela nécessaire. Il y a



Front d'Aragon. Burgos de l'Ebre. Un soldat maure transporte un mouton destiné au festin de Noël.

LES ARMES ET LES LETTRES

Les armes exigent de l'esprit, tout comme les lettres. CERVANTES (*DON QUICHOTTE*, II^e P., Chap. XXXVII).



Le Vice-Président de l'Institut d'Espagne : Pedro Sainz Rodriguez.

SAUVEZ-NOUS,

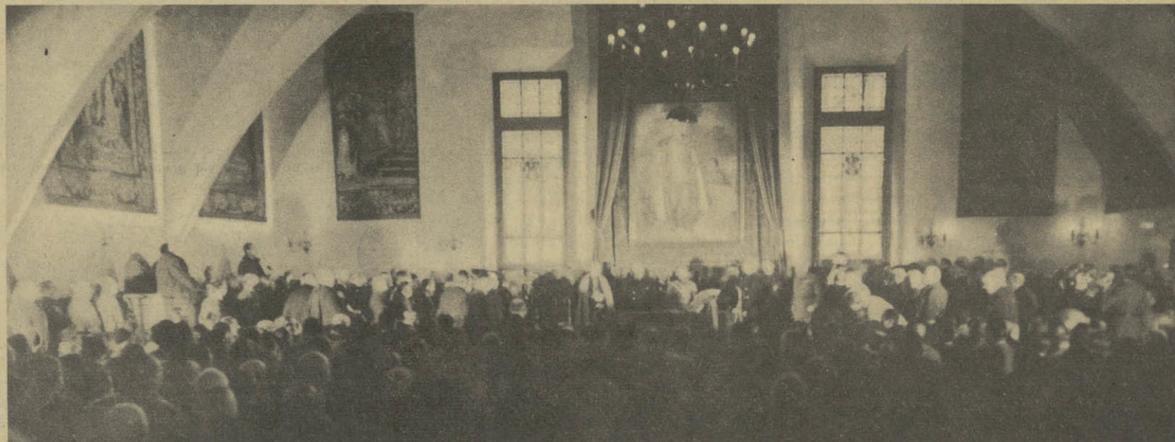
JEUNES GENS !...

Il y a un an de la mort de don Miguel de Unamuno. Comment l'oublier ?

Le 30 septembre 1934, il donnait à Salamanque sa dernière leçon. Nous en extrayons ces paroles finales :

« Sauvez-nous, jeunes gens !... Sauvez-nous pour l'Espagne, pour l'Espagne de Dieu, pour Dieu, pour le Dieu de l'Espagne, pour la Suprême Parole qui crée et qui conserve.

« Et dans cette Parole, qui est l'Histoire nous demeurerons en paix et en unité, et en notre Espagne universelle éternelle. »



L'Institut d'Espagne est constitué dans la grande salle de la centenaire Université salamantine.

L'INSTITUT D'ESPAGNE



Le comte de Romanones

L'Espagne nouvelle vient de faire un pas d'une souveraine importance sur la route de la restauration de la culture.

Indépendamment, bien entendu, des Universités, il y avait dans la vieille Espagne, comme grands organismes culturels : les anciennes Académies royales de langue, d'histoire, de Sciences exactes, physiques et naturelles, de Sciences morales et politiques, des Beaux-Arts (San Fernando) et de Médecine. Ces instituts n'ont pas la même date, mais leur origine remonte au XVIII^e siècle, où ils sont nés à la vie culturelle par ordre et sous les auspices de Philippe V, le premier souverain espagnol de la dynastie bourbonnienne.

Le siège de ces Académies Royales était Madrid, où fonctionnaient leurs services et où se tenaient leurs travaux et leurs études, où elles possédaient leurs locaux et leurs bibliothèques. La révolution marxiste s'étant déclarée, ce qu'on appela le gouvernement rouge, d'abord à Madrid, puis à Valence et à Barcelone et la misérable atmosphère spirituelle qui lui sert de climat, ne constituait naturellement pas un milieu propice à l'entretien de la vie académique et en général de la culture. Les Académies furent donc obligées d'interrompre le cours traditionnel de leur studieuse existence, et nombre de leurs membres furent brutalement assassinés ou jetés dans des prisons, où ils sont encore. Ceux d'entre eux qui eurent la chance de se trouver en territoire libéré lorsque se déclen-

cha le mouvement national, ou qui ont réussi à se délivrer peu à peu — souvent à travers des épreuves sans nombre — de l'oppression et de la persécution rouges, aspiraient à restaurer la vie académique. Et le moment de cette restauration est arrivé, sans qu'il ait été nécessaire d'attendre la fin de la guerre.

Par un décret du Généralissime, à la date du 8 décembre 1937, fut décidée la convocation des anciennes Académies qui, eu égard à leurs origines, ont repris ce nom d'Académies Royales. La date de ce décret a été choisie pour une raison symbolique. Le 8 décembre est, en effet, le jour de la fête de l'Immaculée Conception de Marie, sous l'invocation de qui, en Espagne, était traditionnellement placée la vie de l'Enseignement.

Mais ce décret ne concerne pas uniquement la restauration des Académies, qui vont ainsi pouvoir reprendre leurs réunions périodiques et se consacrer à leurs travaux habituels. Introduisant une très importante modification dans leur structure d'autrefois, il a créé l'« Institut d'Espagne », organisme dans lequel se fondent les six anciennes Académies Royales dans une sorte de Sénat suprême de la Culture Nationale, mais sans toucher d'aucune manière à l'organisation de chacune d'elles ni à leurs statuts antérieurs.

Derrière quelques membres correspondants, choisis parmi les personnalités scientifiques, littéraires et artistiques les plus renommées du monde entier. En premier lieu, celles de la France : Paul Claudel, le grand poète et le grand écrivain ; Igor Stravinsky, le compositeur génial et Georges Claude, le physicien universellement connu. Puis, pour les autres nations : le fameux mathématicien Peano et Del Vecchio, l'éminent professeur de philosophie du Droit à l'Université de Rome (Italiens) ; Oliveira Salazar, professeur à l'Université de Coimbra et restaurateur politique du Portugal ; et le grand historien Burckhardt de Zurich (Suisse). Comme nouveaux membres correspondants, ont été également nommés quelques notabilités de l'enseignement et de la littérature d'Espagne telles que le poète Manuel Machado, les professeurs Rocasolano et Manguals, le diplomate D. José Antonio de Sangroniz et quelques autres.

HALLAZGO DEL AIRE

El aire ? No. Aún no existe.
Nadie lo ha visto, nadie.
Trepan ramas las hojas
Sedientas a buscarle.
Copas, cúpulas, torres,
Agujas, flechas ágiles
Le sueñan. Le persiguen
Alpinistas acrobatas
Sin identificarle.

Porque ese azul es cielo
Y es azul. Y lo sabe.
Y el viento es sólo música
Y la brisa mensajes.

Mas de pronto un zumbido
Sinistro que se abre,
Abanico de buitres,
Preñez de vientres graves.
Y el cenit que se quiebra
Y se despeñan ángeles,
Jerifaltes ? Son águilas,
Las soberbias caudales.
Qué curvas, laberintos,
Coordenadas, alardes,
Rúbricas, arabescos
Mágicos del combate.

Entre el cielo y la tierra,
El fuego inventa el aire.

Victoria ! Ocho, diez, veinte,
Treinta llamas fatales
Se derrumban, estruendo
De tinieblas nictálopes.
Huyen las alas torpes.
Las felices, audaces,
Tejen coronas, signos,
Sublimes espirales,
Se pierden en los senos,
Ya evidentes, del aire.

Paz otra vez, sosiego.
Los niveles, unánimes.
La alondra en su peldaño.
En el suyo el arcángel.
La casa de Loreto
Navega por el aire.

GERARDO DIEGO.

Santander, Diciembre de 1937.

INVENTION DE L'AIR

Non, l'air n'existe pas encore.
Personne ne l'a vu, personne.
Les feuilles, grimpant sur les branches,
Pleines de fol espoir, le cherchent.
La cime des arbres, les tours,
Les flèches des clochers, les dômes,
Dans les hauteurs rêvent de lui.
Les grimpeurs et les funambules
Finissent bien par le toucher,
Mais ils ne savent ce que c'est.

Parce que cette chose bleue,
C'est l'azur, c'est le ciel, et vous le savez [bien].

Et le vent n'est que sa musique,
La brise n'est que son message.

Mais quel est ce bourdonnement,
Ce sinistre vol de vautours,
Qui s'ouvre comme un éventail ?
Et du zénith soudain crevé,
Comme un ventre gonflé de mort,
Que tombe-t-il ? Anses ? Gerfauts ?
Non, ce sont des aigles superbes...
Oh ! ces courbes, ces labyrinthes !
Cette parade dans le ciel !
Ces paraphes, ces arabesques !
Signes magiques du combat !
C'est, entre le ciel et la terre,
Le feu, qui vient d'inventer l'air.

Victoire ! Dix, vingt, trente flammes
Tombent, fatales, de là-haut,
Fracas au milieu des ténèbres...
Les oiseaux de la lâcheté
S'enfuient ; et les autres, joyeux,
Tressent hardiment des couronnes,
Tracent des spirales sublimes
Et vont se perdre au cœur de l'air,
Maintenant évident et clair.

Paix de nouveau ! O paix et calme !
Tous les plans du monde à leur place !
Chacun à son niveau : l'alouette et l'ar-
change ! [change !]

Voici voguer dans l'air la maison de [Lorette].

(TRAD. : F. DE MIOMANDRE.)

Santander, décembre 1937.

CLAUDEL ET L'ESPAGNE



Les Editions de « La Phalange de Séville » viennent de publier, luxueusement, la magnifique page de Paul Claudel : *Aux Martyrs espagnols*, dans la vigoureuse et exacte traduction de Jorge Guillen. Cette brochure est une œuvre qui éveille toutes sortes d'inquiétudes et

de suggestions pour ceux qui espèrent dans l'avenir.

Sitôt que, et dès le début, le mouvement espagnol eut pris les proportions d'une guerre et d'une croisade, j'attendais le jour où, avec sa voix océanique, viendrait le saluer le plus grand poète de notre temps : Paul Claudel. D'ailleurs, cette expression n'est pas juste : car pour dire : « Le plus grand », il faudrait un terme de comparaison. Dans ce cas, ne devrions-nous pas plutôt dire : « L'unique » ? Ou, pour le moins, le seul qui se soit proposé sérieusement de remonter le courant laïc et tout formel de la poésie de la Renaissance (il n'y en eut pas d'autre pendant quatre siècles), et de créer une forme poétique qui fût, selon sa propre expression, plus intuitive que discursive, et qui se basât davantage sur la construction métaphysique des idées, que sur celle, grammaticale, des mots. C'est-à-dire une forme « catholique », supérieure à tout paganisme et à tout cartésianisme, gonflée d'une poussée de vie, comme les cathédrales et les mystères.

Son entreprise sans précédents (car celles de Huysmans, de Verlaine, de Bloy et de Péguy ne sont que des balbutiements) était téméraire en France : pays des unités classiques et de la construction d'acte, pays où la coupe fut radicale entre le xv^e et le xvi^e siècles. Les Français (on l'a dit en parlant du poète), avaient trop longtemps vécu sous le signe de Minerve, pour qu'on pût ainsi, tout d'un coup, leur rappeler la part qui revient à Dionysos. C'est pourquoi l'œuvre claudélienne eut besoin, pour se développer, d'une part de circonstances favorables, extérieures à sa valeur propre. L'une d'elles fut l'inquiétude moderne, qui, épuisée et blasée, était vraiment prête à toutes les aventures et à toutes les audaces. Une autre, très importante, ce fut la

vie errante du poète qui, par ses évasions en Amérique et en Extrême-Orient, lui permit de donner une ampleur océanique à son œuvre et de l'inscrire en dehors de ce que nous appelons la « littérature française ».

Mais le grand poète catholique attendait encore une dernière conjoncture pour le définitif accomplissement de son audacieux dessein. Ce fut la guerre d'Espagne. Pour un écrivain désireux de transcender tout le laïc, de franchir toute borne logique et grammaticale, et habitué à procéder par éclairs d'intuition, aucun autre sujet ne pouvait mieux convenir que cette rouge commotion de l'Espagne, traversée, en marge de tous les schémas rationnels de la vie, par l'élan des deux grandes forces surnaturelles : le satanisme et la grâce de Dieu. Dans la dimension du temps, il était difficile à satisfaire, ce désir de Claudel, de rejoindre la fissure entre le xv^e et le xvi^e, et de renouer l'étoffe au point où le fil s'était déchiré, au point où l'élan végétal des cathédrales fut gelé par l'esprit laïque et le bon sens cartésien. Oui, dans cette dimension-là, le saut était difficile. Mais il était aisé dans la dimension de l'espace. Parce que là, tout près, derrière les Pyrénées, l'Espagne était dans l'attente : immobile, têtue, accrochée à l'esprit de la chrétienté et, sous son mince déguisement laïque, toute gonflée de la sève des cathédrales. L'Espagne, revenue d'un seul coup à son pathétique destin, c'était cela qu'il fallait à l'expérience claudélienne. Car le xv^e siècle était bien loin... mais l'Espagne était tout près.

Et Paul Claudel, qui semblait avoir rendez-vous avec l'Espagne tragique et profonde de toute éternité, qui semblait depuis quarante ans n'avoir perfectionné que pour elle son instrument poétique, Claudel n'a point déçu son attente. Il avait maintenant en mains, toute prête et bien accordée, la lyre de fer de Prudence Clément. Mais cette lyre de fer n'est pas faite pour chanter des choses vagues ou fantaisistes. Il lui faut un sujet volumineux et plastique, d'un stimulant véritable, où il y ait des frissons et du sang. Et voici tout à coup que l'Espagne le fournit, ce sujet, avec quelle ampleur, quelle générosité !... « Onze évêques, seize mille prêtres assassinés, et pas une apostasie ! » Ainsi parle Claudel. C'est un renseignement et c'est un cantique. C'est une statistique et c'est un verset...

Mais il est urgent de prévenir des interprétations excessives. Cela veut-il dire que de la rencontre de l'Espagne et de Claudel doit sortir

la satisfaction définitive de Minerve ? La définitive et dyonisiaque victoire du vivant, de l'intuitif et du mystique, sur le grammatical, le lucide et le rationnel ? Non, pour l'amour de Dieu ! Evitons cette interprétation forcée, à la Berdiaïef, du point de vue catholique. Non ; mais, comme le danger du moment était — pour le monde, comme pour la poésie, qui n'est que « le monde exprimé » — un danger de congélation laïque et païenne, l'Espagne, sauvant le monde comme Claudel avait sauvé la poésie, ont dû mettre impetueusement l'accent sur le côté intuitif et mystique du complexe catholique. C'était l'heure du vers reboteux et du martyr passionné. C'était le moment de violer la loi, la logique et la grammaire... Mais l'Espagne et le poète savent fort bien l'urgence de cette opération chirurgicale.

L'Espagne, pays des vastes synthèses et des grandes formules d'assimilation — sa Renaissance, sa Renaissance — garde tout préparé, pour après son bouleversement chaotique, sa forme et sa discipline. Les martyrs que Claudel célèbre meurent en levant le bras, invoquant Rome. Nous allons sauver l'âme et le corps, la vérité et le style.

De même, Claudel apparaît comme un exorcète purificateur, tel un Pindare ou un Eschyle.

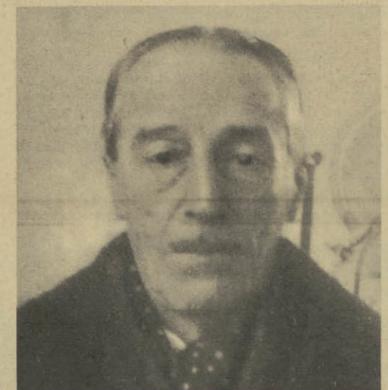
Pour le moment, un peu de chaos, un peu de barbarie était nécessaire : comme un révélateur, comme une opération. Le monde, surpris sur son lit de roses pânes, sursauta, ne sachant pas bien encore où vont l'Espagne et Claudel. Devant l'œuvre désordonnée du poète, Henry Dérioux se demande avec perplexité : « Si l'audacieuse barbarie de son style retournera à la pénombre ou créera définitivement la lumière. » C'est la question même que se posent les nations au sujet de cette autre « audacieuse barbarie » qu'est la guerre d'Espagne.

Mais l'Espagne et Claudel savent où ils vont. L'Espagne va à cette synthèse définitive qu'est la Phalange : élan mystique de forme romaine. Le poète catholique va à cette synthèse définitive qu'est la Liturgie : inspiration biblique et orientale en langue latine. Vent de palmiers et de cyprès. Un jour, quand aura cessé la stupeur causée par le bruit déchirant de cette révolution, le monde s'en rendra compte. Il comprendra que le mouvement espagnol, malgré tout, n'est pas en désaccord avec les pierres classiques de Salamanque ; et que les vers de Claudel, malgré tout, sont faits pour un compatriote de Racine... Et, ce jour-là, Claudel aura triomphé de la perplexité des critiques, et l'Espagne de l'étonnement des chancelleries.

JOSÉ MARIA PEMAN.



Le poète José Maria Peman, président éminent de l'Académie Royale de la Langue.



Le duc d'Albe, président de l'Académie Royale de l'Histoire.

Les différentes commissions chargées de réorganiser les Académies, s'étant réunies, accomplirent leur mission en proposant la confirmation ou la nomination provisoire des membres composant leurs bureaux, et en désignant comme présidents : D. José Maria Peman pour l'Académie de la Langue ; le duc d'Albe pour celle d'histoire ; le comte de Romanones pour celle des Beaux-Arts ; D. Joaquin María Castellarnau pour celle des Sciences et D. Enrique Suñer pour celle de la Médecine.

Pour la présidence de l'Institut d'Espagne lui-même, a été désigné l'éminent compositeur Manuel de Falla, choix heureux, unanimement approuvé par l'opinion de l'Espagne nationale. La première vice-présidence a été attribuée à D. Pedro Sainz Rodriguez, professeur éminent et figure très représentative de la culture espagnole, et le secrétariat perpétuel à D. Eugenio D'Ors. Le bureau du dit Institut comprend, entre autres, D. Miguel Artigas, directeur de la Bibliothèque Nationale de Madrid et qui, comme les précédents, appartenait à une des anciennes Académies.

La séance solennelle, au cours de laquelle fut constitué l'Institut et où tous les Académiciens regus et élus prêtèrent serment, eut lieu, suivant le décret du 8 décembre, le 6 de ce mois, dans la « Paranymphe » de l'Université de Salamanque, et l'on profita de cette occasion pour nom-

Pio Baroja, photo prise à Salamanque, à l'occasion de la constitution de l'Institut.

Cette séance solennelle, qui se déroula sous la présidence du président de la Junta technique, le général Gomez Jordana, prend toute sa valeur, sa très grande valeur, si l'on pense qu'il y avait là présents, et pour prêter serment, presque une centaine d'Académiciens parmi lesquels se trouvaient les plus éminents écrivains, savants et artistes de l'Espagne, et les plus différents comme formation et comme signification culturelle.

La création de cet Institut a été justement qualifiée de surprenante, car elle s'est produite à un moment où aucun autre pays, subissant une guerre aussi épouvantable, n'aurait eu assez de vitalité pour restaurer, dans sa plénitude comme l'a fait l'Espagne, ses Académies et sa Culture.



Eugenio D'Ors, secrétaire de l'Institut d'Espagne.

Courrier littéraire

Le fait littéraire de la quinzaine : un *La Fontaine*, d'Auguste Bailly (Garnier). Un petit chef-d'œuvre de critique littéraire humaine. Car, si la littérature a perdu, en ces derniers temps, son importance sociale, c'est que trop de critiques et d'écrivains, voulant être rares, en faisaient une abstraction, une dépendance de sciences réservées. Le grand fabuliste, par exemple, voyait s'écartier ses lecteurs adultes à la vue de la quantité de notes alourdissant le bas de ses fables, comme autant de fourmis-pions sur un cadavre. D'autre part, la légende étouffait le dieu ; le plus haudré répétait que La Fontaine a été un rêveur, un égoïste, un mauvais mari, un distraité et un paresseux. Si bien que le lecteur courant s'écartait du plus grand poète français du xviii^e, pour éviter et l'appareil critique pour boîtes à bachot et une anecdote ressassée. Cependant, les écoliers annonçaient toujours les mêmes fables, tandis que les amateurs de grivoiseries cinématographiques ou théâtrales méprisaient les *Contes*. La Fontaine, comme auteur de grand public, avait beaucoup baissé. Il est curieux de constater son renouveau — disent les libraires — depuis l'apparition du livre de M. Auguste Bailly. Il fallait un romancier et un historien pour rallumer la flamme. Mais pas un romancier qui remâche durant toute sa carrière de livre en livre, le même sujet dans un décor toujours pareil. Mais pas un historien dont la science à chaque fait découvert au lecteur l'accable des preuves nouvelles de son ignorance. Pour restaurer le culte de nos classiques, il faut avant tout des auteurs de bonne compagnie, amènes et vivants. Le romancier de *Naples au baiser de feu*, et aussi de *La Carcasse*, homme qui se renouvelle à chaque coup ; l'évocateur de la figure du roi national-socialiste Louis XI (parallélisme de son programme avec celui des Phalanges), dont l'épopée à travers une France insurgée rappelle la geste de Franco, c'était Auguste Bailly. Aussi est étonnant de voir un *La Fontaine* authentique. Taine, en un livre agrégé désormais aux *Fables*

comme une coque protège les cuisses de la noix, déformant l'intérêt des *Contes*, et il faut arriver à Auguste Bailly pour nous souvenir des autres pièces de La Fontaine. Car le sous-titre de cette bibliographie critique serait : « Sur un poète varié qui de contour devint fabuliste. » Quelle sottise pudibonderie, quelle décadence de société inculte, quelle absence de culture, ont fait désertier les *Contes*. Héritage de notre saine et purement dyonisiaque « gauisierie », suite du moyen âge croyant, avec contre poids de grivoiserie, qui, vigoureusement catholique, ornait nos porches de cathédrales de scènes que seule l'hypocrisie démocratique feint de ne point voir. Et, vers le futur, association des Choderlos de Laclous, tout en naturalisant Boccace, Auguste Bailly révélera à bien des lecteurs une formidable découverte : La Fontaine révéla, en secret, d'être un poète sublime. Car il n'est pas un écrivain, digne de ce nom, qui n'ait songé à composer un poème épique. Et l'on pense à Cervantes. Lui aussi sentait le besoin du grand. (Il le réalisa à Lepante, en bon Espagnol qui ne manque pas d'aller jusqu'au bout.) La Fontaine, bles la solution de la quadrature du cercle, ce livre posément fait, profond dans sa grâce et léger dans son architecture savante, est comme une opération magique qui nous rendrait dans Versailles le palais et ses communs, la cour et ses leçons, le festin gastronomique et au dehors les moineaux qui attendent les miedes.

Adolphe de FAUGAROLLE.